



ESSAIS POÉTIQUES

PAR

REINE GARDE

COUTURIÈRE

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR L'AUTEUR.

TROISIÈME ÉDITION

revue et augmentée

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

PARIS

LE NORMANT,

RUE DE SEINE, 10

GARNIER FRÈRES,

PALAIS-NATIONAL, 21

—
1858





Poètes ouvriers

05

SMRS

ESSAIS POÉTIQUES

PAR

REINE GARDE

COUTURIÈRE

TROISIÈME ÉDITION

revue et augmentée

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ESSAIS POÉTIQUES

PAR

REINE GARDE

COUTURIÈRE

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR L'AUTEUR



PARIS

LE NORMANT
RUE DE SEINE, 10

GARNIER FRÈRES
PALAIS NATIONAL, 213

—
1858

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR REINE GARDE.

NE vous est-il pas arrivé quelquefois , pendant une belle soirée de mai , au retour d'une de ces nombreuses fêtes de campagne , d'une gaité si tumultueuse et si franche , de traverser une prairie embaumée ou un bois silencieux , et d'entendre tout-à-coup , entre le tumulte de la fête qui s'achève et le bruit de la ville qui s'approche , une mélodie aérienne douce , variée , ravissante ? Ne vous est-il pas arrivé alors de suspendre votre marche pour mieux écouter et pour ne perdre aucune note de cette gamme si variée , si étendue , que parcourt rapidement l'oiseau chanteur ?

Là, point d'orchestre, point de chœurs bruyants qui encadrent pour ainsi dire l'harmonieuse chanson ; point d'autre accompagnement dans le calme de la solitude que le murmure monotone du limpide ruisseau qui gazouille à vos pieds ; — et cependant cette chanson vous plaît ; elle vous touche et vous séduit par sa simplicité même. L'oiseau, qui ne sait pas qu'on l'écoute, et qui ne chante que pour le Dieu qui lui a donné son admirable gosier, poursuit, jusqu'à ce qu'il l'ait épuisé, son chant favori, le chant de ses amours ; et vous vous éloignez le cœur satisfait, et l'oreille encore bercée des doux sons qui la charmaient.

Telle m'apparaît la couturière-poète dans l'isolement de son humble et modeste profession.

Sa voix s'élève calme, sereine, au-dessus, ou mieux, à côté du bruit de la vie ardente et positive ; c'est à peine si le nom des héros de nos révolutions et de nos guerres civiles est parvenu jusqu'à ses oreilles, du moins on ne le retrouve pas dans ses vers, à l'exception d'un seul, celui de Monseigneur Denys Affre, l'archevêque martyr : son héros à elle, et nous dirons pourquoi, et saint Vincent de Paule, l'apôtre de la Charité. Reine Garde vit dans le monde de ses pensées ; elle s'ignore, pour ainsi dire, elle-même, et chante comme si le monde l'ignorait, comme si personne ne l'écoutait. Elle fait des vers par instinct, naturellement et sans effort,

comme l'oiseau chante dans le bocage, comme le ruisseau gazouille dans la prairie, comme l'abeille bourdonne et compose son miel, c'est-à-dire parce que Dieu l'a voulu ainsi; et cette poésie naturelle, instinctive, nous l'écoutons avec délice et attendrissement, parce qu'elle est pleine de grâce, de naïveté et d'harmonie, et qu'elle repose nos âmes fatiguées de soucis, de travaux et de plaisirs.

Reine Garde ne doit rien à l'éducation.

Abandonnée par ses parents dès sa naissance, elle ne connut jamais son père et ne revit sa mère que pour la perdre bientôt après. Ayant huit ans à peine, c'est-à-dire, tout juste l'âge nécessaire pour sentir et pleurer son malheur. Elle pleura beaucoup, moins cependant qu'elle n'a pleuré depuis, car elle ne comprenait pas encore toute l'étendue de la perte qu'elle venait de faire, qu'allait-elle devenir, la pauvre enfant, sans parents, sans asile? son existence serait-elle livrée à tous les caprices du hasard? Non! Car, ainsi que Reine Garde l'a dit, elle-même, avec un accent profondément religieux,

..... La Providence divine
Veilla sur la jeune orpheline,

et la conduisit à l'hôpital-général de Nîmes.

Elle a raconté elle-même dans *Marie-Rose, histoire de deux jeunes Orphelines*, ouvrage couronné par l'Académie française, sa vie dans cette pieuse

maison, desservie par les dames religieuses de Nevers. C'est à ces sœurs charitables, au père de Barrael, le pieux aumônier de cet hôpital qu'elle dût, de connaître de bonne heure ce calme religieux qui donne à sa tristesse un charme recueilli, qui fait l'élévation de son talent. Son malheur ainsi adouci ne connut jamais l'amertume du désespoir et elle se tourna à la reconnaissance, qui est presque de l'amour. Au sortir de l'hôpital, elle fût placée par les soins même des sœurs, dont elle avait mérité l'amitié par sa douceur et ses vertus modestes, dans une maison où elle ne put longtemps rester; de là elle entra au service de M. P...., on ne pouvait la connaître sans l'aimer, aussi, elle devint vite chère à ses maîtres; son cœur tendre gagna encore à la tendresse qu'elle inspirait. Mais son âme était sans cesse tournée vers Dieu et elle résolut de se consacrer toute au service de celui à qui elle devait les seules joies qu'elle eût encore goûtées ici bas. Malheureusement sa santé ne lui ayant pas permis de rester au couvent de L..... situé auprès d'Aix, la pauvre fille crut devoir se fixer dans cette ville. C'est alors qu'elle loua* dans une rue écartée, une petite chambre avec une boutique au-dessous et se fit, à la fois, mercière et couturière. Elle vécut, là, petitement, gagnant vaillamment son pain avec son aiguille et

* Préface de Geneviève, par M. de Lamartine.

Voir le *Conseiller du Peuple*.

vendant quelques menus objets de mercerie aux gens de son quartier, Reine Garde fut beaucoup attristée de son isolement et surtout du vide profond de cette existence où, avec un cœur aimant, elle n'avait personne à aimer et dont elle put être aimée. Avec quelle douleur elle songe aux malheurs qui frappèrent son enfance ! C'est là, pour ainsi dire, l'unique pensée de toute sa vie, la cause de toutes ses larmes ; cette âme si pieusement concentrée dans sa douleur et sa résignation, s'ouvre néanmoins avec effusion, à la confiance, à l'amitié et à la reconnaissance, vingt pièces témoignent de cette grande facilité de son cœur.

Voici entre autres, les remerciements qu'elle adresse à M. G..... de S....., qui avait daigné consoler l'orpheline et encourager le Poète :

C'est l'espoir de calmer et ma peine incessante
Et le destin trop rigoureux,
Qui vous fit dire un jour à ma Muse naissante :
Espère un avenir heureux.

Merci donc, oh ! merci, j'accepte le présage,
Il n'en est pas de plus certain.
Voguez, voguez, mes vers, ne craignez point l'orage ;
Il m'a dit : le ciel est serein.

Encouragée par l'approbation et la bienveillance de quelques hommes importants et éclairés, Reine Garde fut moins attentive à cacher ses vers. L'hum-

ble ouvrière vit sans orgueil les hauts personnages de la ville entrer dans sa modeste boutique, causer familièrement avec elle et lui offrir les livres de leur bibliothèque. Ces touchants entretiens, ces lectures, toutes décousues qu'elles étaient, fortifièrent et étendirent son esprit sans porter la moindre atteinte à la délicatesse et à la sensibilité de son cœur. Reine Garde prit un peu plus de confiance en elle-même. — Ses vers circulèrent de bouche en bouche, de main en main, et sa réputation se répandit sans franchir pourtant l'étroite enceinte de l'ancienne capitale de la Provence. Il lui fallait un autre consécration qui donnât à son nom un plus grand retentissement. L'occasion s'en présenta en 1846. M. de Lamartine se rendant à Smyrne, s'arrêta à Marseille. On l'apprit à Reine, qui, ne pouvant résister au désir de voir l'auteur des *Méditations* qui ne cessaient d'exciter son admiration, partit, en secret, arriva à Marseille lorsqu'on la croyait à Aix, et se dirigea immédiatement à la maison où était descendu le grand poète, non loin de la plage du Prado. Voici comment M. de Lamartine raconte cette entrevue dans la préface de *Geneviève*, qu'il a dédiée à son humble visiteuse : *

« Un dimanche, au retour d'une longue course en mer avec M^{me} de Lamarine, on nous dit qu'une

* Voir le *Constitutionnel* des 11 et 12 juin 1850, et le *Conseiller du Peuple*, août 1850.

« femme d'un extérieur modeste et embarrassé était
« arrivée par la dilligence d'Aix à Marseille, et
« qu'elle nous attendait dans une petite serre d'o-
« rangers qui faisait suite au salon de la villa sur le
« jardin. Je laissai M^{me} de Lamartine, et j'entrai dans
« l'orangerie pour recevoir cette pauvre étrangère.

« Je vis, en entrant sous l'orangerie, une femme
« jeune encore, d'environ trente-six ou quarante
« ans. Elle était vêtue en journalière de peu d'aisance
« ou de peu de luxe; etc., etc.

« L'émotion se lisait sur son visage qui se
« couvrit d'une subite rougeur. C'était une expres-
« sion de timidité mêlée de confiance dans l'indul-
« gence d'autrui, émanant de l'abandon de sa propre
« nature; en tout l'image de la bonté qu'elle porte
« dans son attitude comme dans son cœur, et qu'elle
« espère trouver dans les autres..... »

Reine Garde, en présence du poète, demeura confuse, interdite : elle le contemplait avec une admiration mêlée de respect, et n'osait lui parler. Rassurée par un regard de bienveillance, par cet air de bonté et d'urbanité exquise propre à tous les talents supérieurs, et que M. de Lamartine possède à un si haut degré, Reine Garde confessant la vérité, avoua ingénument à M. de Lamartine qu'elle était venue d'Aix à Marseille tout exprès pour le voir ; qu'elle faisait des vers, et qu'elle avait même apporté quelques pièces avec elle. M. de Lamartine

la pria de les lire ; mais n'osant le faire ; elle préféra les remettre au poète. Laissons-le parler lui-même :

« Elle tira de sa poche trois ou quatre petites pièces de vers alignés sur du gros papier, et froissées par son étui, son dé et ses ciseaux dans le voyage. Je les lus tout bas ; je fus étonné, touché de ce que je lisais : — c'était naïf, c'était gracieux, c'était senti ; c'était la palpitation tranquille du cœur devenue harmonie dans l'oreille ; cela ressemble à son visage modeste, pieux, tendre et doux ; vraie poésie de femme, dont l'âme cherche à tâtons, sur les cordes les plus suaves d'un instrument qu'elle ignore, l'expression de ses sentiments. Cela n'était ni déchirant, ni métallique, comme les vers de Reboul, ni épique et étincelant, tour à tour, de paillettes et de larmes, comme Jasmin ; ni mignardé comme les strophes de quelques jeunes filles, prodiges gâtés en germe par l'imitation, ce Méphistophélès du génie naissant et avorté. C'était elle ; c'était l'air monotone et plaintif qu'une pauvre ouvrière se chante à demi-voix à elle-même, en travaillant des doigts, auprès de sa fenêtre, pour s'encourager à l'aiguille et au fil. Il y avait des notes qui pinçaient le cœur, et d'autres qui ne disaient que des airs vagues et inarticulés. L'haleine s'arrêtait à la moitié de l'aspiration, mais l'aspiration était forte, juste, pénétrante. On était plus ému encore qu'étonné.

« C'était la poésie à l'état du premier instinct, la
« poésie populaire, telle qu'elle est partout où elle
« commence dans le peuple, même quand on ne lui
« prête pas encore la voix de l'art, etc., etc.

Un tel jugement, porté par un homme aussi compétent que M. de Lamartine, et publié après quatre années d'intervalle, dans le *Constitutionnel* d'abord, puis dans le *Conseiller du Peuple*, l'insertion de la gracieuse pièce du Chardonneret, comme preuve à l'appui, éveillèrent l'attention des lettrés de Paris sur Reine Garde, et lui valurent l'honneur d'être reçue et fêtée par des hommes illustres toujours prêts à accueillir et à honorer le talent. Béranger se plut à entendre ses chants suaves et doux, et M. Mignet mit à son service un zèle dont l'empressement ne s'est jamais démenti.

Reine Garde excelle à peindre les sentiments délicats, les scènes touchantes et gracieuses; elle s'élève sans effort jusqu'aux régions les plus hautes de la pensée, et rencontre alors une magnificence de langage inespérée. Toutes les nobles affections, tous les sentiments généreux et délicats éclatent dans les vers de Reine Garde, comme ils règnent dans son cœur. Elle aime à applaudir aux succès, à sourire au bonheur; mais son sourire est toujours voisin des larmes. Une douloureuse et indestructible pensée vit cachée dans les replis de son âme, corrompt ses joies les plus légitimes, et comprime ses émotions les plus douces ;

c'est le malheur de sa naissance. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, tout la ramène par contraste et par analogie à une idée qu'elle voudrait en vain éloigner, et cet inévitable retour à une situation toute personnelle à je ne sais quoi de triste et de saisissant. S'agit-il, dans la description des mystères du bocage, de peindre la joie et les transports d'un oiseau dont la sollicitude maternelle a été mise en défaut, et qui retrouve ses petits après les avoir perdus, le poète ému s'écrie :

Entre les amours d'ici-bas,
Qu'il est doux l'amour d'une mère!
Il est le seul qui ne ment pas.

S'agit-il encore de représenter l'enfant, ange de beauté et d'innocence, couché dans son berceau, et dormant sous l'œil de sa mère, qui épie son réveil, pour le suspendre à sa mamelle, ou le berçer sur ses genoux en le couvrant de baisers, le cri de douleur s'échappe :

Mais je ne goûtais pas ces premières caresses,
Moi, pauvre enfant de charité !

Dans la pièce consacrée à la mémoire d'Hégésippe Moreau, enfant abandonné comme elle, et qui vint, à la fleur de l'âge, mourir près de son berceau, la plainte de Reine Garde monte encore :

. En nous donnant la vie ,
Un père nous couvrit de honte et d'infâmie...
.....
De cet affreux malheur l'accablante pensée
Pèse de tout son poids sur notre destinée :

Mais la piété arrête bientôt la plainte sur ses lèvres ;
et , au nom de celui qui mourut sur le Golgotha pour
les hommes , et pardonna en mourant à ses bour-
reaux , l'amertume fait place à la résignation. La pièce
adressée à sa mère , et inspirée par cette touchante
pensée , est un des plus beaux morceaux du recueil.
Cette mère infortunée mourut à vingt-six ans , dans
les exercices d'une héroïque pénitence :

O ma mère ! tu meurs encor dans ton printemps !
Tu meurs sainte , et jamais , pour une seule offense ,
Le ciel n'eut tant de pleurs ; jamais la pénitence
D'un cœur brisé n'a dû tirer tant de soupirs...
Grand fut ton sacrifice : il t'égale aux martyrs...

A la fin de la pièce , elle nous montre Dieu ten-
dant les bras à sa mère mourante , et l'invitant à
monter au ciel :

Monte , et viens partager mon bonheur éternel :
Ton front , du repentir va ceindre la couronne :
Le monde te condamne , et moi je te pardonne.

Entre tous les hommes illustres et parmi les bien-
faiteurs de l'humanité , s'il en est un qui dût exciter

les sympathies de Reine Garde , c'était sans contredit le saint apôtre dont l'ardente charité sauva l'enfance de ces pauvres orphelins abandonnés , par des parents coupables , à la pitié ou plutôt à l'indifférence publique. Aussi saint Vincent de Paule , malgré les belles strophes qu'elle a faites à la gloire de M. de Chateaubriand, l'immortel auteur du *Génie du Christianisme*, et de Mgr Denys Affre , l'héroïque martyr de Juin, est-il l'homme de son cœur, et pour ainsi dire le héros de son livre. Dans la longue pièce qu'elle consacre à sa mémoire , elle commence sur le ton dithyrambique :

Qu'en ce jour, tout ce qui respire ,
Par ton ordre, Dieu tout-puissant ,
A l'humble muse qui m'inspire ,
S'unisse pour chanter Vincent.
Terre qui l'as porté , tressaille d'allégresse ;
Cieux qui le possédez, partagez mon ivresse !

et la pièce tout entière se soutient presque à cette hauteur. Elle embrasse toute la vie du saint et se divise en quatre parties.

Nous ne nous occuperons que de la troisième partie, où Reine Garde nous représente saint Vincent de Paule bravant le froid des nuits , recueillant dans ses bras paternels et réchauffant dans son sein ces pauvres enfants déposés à l'angle d'une rue , quelquefois au porche des églises, et condamnés sans lui

à une mort presque certaine. Reine Garde rencontre, pour peindre cet émouvant tableau, des traits d'une vérité saisissante :

.....
De leurs pas égarés, cherchant partout la trace,
Combien en trouva-t-il expirant sur la glace,
Et que son souffle ranima !

.....
Pauvre créature innocente !
Touché de ton sort malheureux,
De Vincent la voix caressante
Apaisait tes cris douloureux !

Et ce trait qu'on croirait emprunté à l'antiquité grecque, tant il est simple, gracieux et naturel !

Il (l'enfant) s'éveille sans pleurs et se met à sourire
A son libérateur ! Tout en lui semble dire :
Hélas ! sans toi j'allais mourir !

Reine Garde, poursuivant l'histoire du saint, nous le montre ici se chargeant des fers d'un galérien, ou fondant des maisons de charité ; là, conseillant les rois, ou protégeant les peuples ; et quittant enfin sans regret, quand tout le monde le pleure, une vie où chacun de ses pas a été marqué par des bienfaits :

Il bénit de la mort l'instant si redouté ;
Et, quittant sans regret sa dépouille mortelle,
Son âme suit l'écho de la voix qui l'appelle
Au sein de la Divinité.

Il nous paraît superflu d'insister sur le caractère religieux des poésies de Reine Garde. Les citations que nous avons faites suffisent à le démontrer. Rien ne nous serait plus facile que de les multiplier, si nous ne résistions au plaisir bien naturel de citer de beaux vers. Le recueil contient trois pièces consacrées à Marie seulement. La Mère des Douleurs, la Consolatrice des Affligés, ne pouvait être oubliée par la fille qui a tant souffert ! Mais il faut savoir se borner, et nous nous apercevons que cette Notice dépasse de beaucoup les limites que nous nous étions imposées.

Un mot encore cependant , avant de finir.

En publiant ce recueil de poésies intimes , Reine Garde , qui n'a point été troublée ni éblouie par le bruit fait autour de son nom , n'a point cédé à un vain désir de gloire , et ce n'est pas seulement l'admiration que le lecteur doit y chercher ; c'est mieux que cela ; c'est un bon exemple de résignation chrétienne ; nulle vie n'a été plus malheureuse et cependant elle n'a jamais fait entendre une plainte et son cœur souffrant est resté ouvert aux meilleurs sentiments, à l'amitié, à la reconnaissance, puisant en sa confiance en la bonté de Dieu une inaltérable confiance en la bonté de tous. Voilà pourquoi son livre doit être mis entre les mains de ceux qui souffrent ; il calmera leur douleur et arrêtera leurs plaintes. Les maisons chrétiennes d'éducation le donneront avec profit à lire à leurs élèves ; c'est un livre honnête , simple , à la

portée des humbles et des enfants, dont il élèvera le cœur vers le Dieu qui a dit : *laissez venir à moi les petits Enfants.*

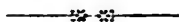
En même temps que cette publication du recueil de poésies, paraît une nouvelle édition de *Marie-Rose, histoire de deux jeunes Orphelines*. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Française en sa séance publique annuelle de 1856, comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Dans cette nouvelle édition entièrement revue et corrigée par l'auteur, on a pris soin de ne laisser subsister que ce qui pouvait être lu par tous et on a eu constamment en vue les enfants à qui il est tout spécialement destiné.

X.....

Nîmes,

1858.

DÉDICACE.



A M^me DE LAMARTINE.

Pénétrée de reconnaissance pour les bienfaits dont vous ne cessez de la combler, une pauvre fille, une simple ouvrière, ose vous dédier à vous, Madame, qui êtes si fort élevée au-dessus d'elle, ce petit livre, fruit de ses rares moments de loisir. Il y a bientôt six ans que ma muse, encore ignorée, alla frapper à la porte du plus grand poète de France, et l'on sait s'il fut flatteur pour elle l'accueil que lui fit votre illustre

époux. Eh bien ! le petit livre que je vous dédie est l'enfant de cette muse à peine connue ; il vient vous demander l'hospitalité : donnez-la lui , Madame : oh ! de grâce ! daignez l'abriter pour cette nuit ; demain , tout couvert de la gloire qui vous environne , il pourra se montrer avec confiance aux yeux du public.

REINE GARDE , *couturière.*



POÉSIES.

A M^me DE LAMARTINE.

Dans ma prière au Dieu que l'univers adore ,
Je disais souvent , jeune encore :
Toi , de qui l'on dit tant de bien ,
Si , pour consoler l'homme , ici-bas où tout change ,
A chacun tu donnas un ange ,
Par pitié ! montre-moi le mien !

Ta présence fut prompte à rassurer mon âme :
A ton aspect , ô noble femme !
Croyant voir un ange des cieus ;
Je te fis le récit de mon cruel martyre ;
Et les sons touchant de ma lyre
De larmes remplirent tes yeux .

Tu me fis oublier que j'étais orpheline ,
Épouse du grand Lamartine !
Et je pus croire au lendemain ,
Quand ta bouche me dit que j'avais une amie ;
Quand , pour me guider dans la vie ,
Tu vins m'offrir ta noble main !

Et depuis, je ne vois partout dans la nature
Que fleurs , ruisseaux , gazons , verdure ;
Je crois que mes maux vont finir !
Une nouvelle vie à mes yeux se dévoile.
Ton nom , comme la belle étoile ,
Brille au ciel de mon avenir.



A MARIE.

O toi, qu'avec amour on bénit, on révère,
Vierge, que ton sourire est doux !
Ta beauté sut charmer le cœur de Dieu le père ;
Même avant tous les temps il te choisit pour mère
De son verbe fait chair pour nous.

Tu parais, l'univers abattu se relève ;
Et chacun redit volontiers :
O ! tige de Jessé, tu cachais sous ta sève
Des filles la plus belle entre les filles d'Ève,
L'espérance du monde entier !

Heureux jour! doux instant où tu nous fus donnée
Comme un présent de l'Éternel,
Pour montrer le bonheur à notre âme exilée,
Pour relever d'Adam la famille tombée,
Et rattacher la terre au ciel!

tu viens ravir la terre à son dur esclavage,
Et remplir d'effroi les enfers.

Reine auguste, à ta voix Lucifer perd courage;
Vaincu par ton pouvoir, il pousse un cri de rage;
Ta main l'enchaîne et rompt nos fers.

On voit fuir la nuit sombre; aux cruelles alarmes
Succèdent la joie et la paix.

Nous nous tournons vers toi; nos yeux remplis de
[larmes
Rencontrent ton sourire, ô Marie, et tes charmes
Captivent nos cœurs pour jamais.

Un beau nom t'appartient, celui de Rédemptrice;
Un Dieu par toi vient nous sauver.

Il impose à ton cœur un cruel sacrifice,
Le sang de ton cher fils apaise sa justice;
Et ce sang, tu le vois couler!

Oui, tu le vois couler, et ta robe en est teinte,
Jésus meurt. Au pied de sa croix,

Tu voudrais avec lui mourir, ô vierge sainte !
Pour dire la douleur dont ton âme est atteinte ,
Sur la terre il n'est point de voix.

Hélas ! depuis ce jour tu dédaignes la vie ,
Tes yeux sont tournés vers les cieux.
Par un effort d'amour, tu meurs sans agonie ,
O comble de bonheur ! te voilà réunie
A l'unique objet de tes vœux.

Qui peut ternir l'éclat de ta magnificence ,
Brillante étoile du matin ?
L'astre du jour pâlit, s'incline en ta présence ;
La lune sous tes pieds annonce ta puissance ,
Et proclame ton nom divin,

Ton nom ! Eh ! qui pourrait l'oublier sur la terre ?
Qui ? tes enfants ? oh ! non jamais.
Vois le pauvre orphelin à qui tu sers de mère ;
Une larme est toujours , du bord de sa paupière ,
Prête à tomber sur tes bienfaits.



A MONSIEUR G..... DE S.....

Mon cœur vous confia son douloureux martyre ,
Jeune homme , et ce n'est pas en vain :
Car pour en arracher le trait qui le déchire ,
Vous m'avez offert votre main.

C'est l'espoir de calmer et ma peine incessante
Et le destin trop rigoureux ,
Qui vous fit dire un jour à ma muse naissante :
Espère un avenir heureux.

Merci donc , oh ! merci , j'accepte le présage ,
Il n'en est pas de plus certain.
Voguez, voguez, mes vers, ne craignez point l'orage ;
Il m'a dit : le ciel est serein.



A MES HIRONDELLES.

—

L'hiver au doux printemps vient de céder la place ,
Mars de sa tiède haleine a rechauffé l'espace ,

La prairie étale ses fleurs ;
Revenez donc , mes hirondelles ,
Ne me soyez point infidèles ,
Revenez : le bruit de vos ailes
A l'instant suspendra mes pleurs ,

Le destin vous protège , oiseaux de bon augure.
Pour vous faire admirer de la belle nature ,
Le sublime et pompeux réveil ,

Zéphir dans son char vous ramène :
Il souffle et sa légère haleine
Suspend votre robe d'ébène
Aux rayons de l'astre vermeil.

Dirigez votre essor vers la belle Provence ;
Plus longtemps je ne puis supporter votre absence ,
Hâtez , hâtez votre retour :
Sans prétendre au nom de poëte ,
Des fenêtrés de ma chambrette ,
Je salûrai ce jour de fête
Par des couplets remplis d'amour.

Arrivez à bon port , charmantes voyageuses !
Que l'arme du chasseur sur vos plumes soyeuses
N'ose lancer le plomb fatal !
Fuyant l'impétueuse fronde ,
Rasez les cieux , la mer profonde ,
Et puis , en tournoyant sur l'onde ,
Mirez-vous dans son beau cristal.

De votre blanc duvet vos nids sont pleins encore ;
Venez-y reposer demain avant l'aurore ;
S'il m'arrivait de m'oublier ,
Que votre chant plaintif m'éveille ,
J'irai vous offrir ma corbeille ;
Et de mon pain bis de la veille
Vous pourrez vous rassasier.

J'assistais à vos jeux : cette douce habitude ,
De mes longs jours charma la triste solitude ;

Je veux en être encor témoin.

De cette main que nul ne presse

Venez quêter une caresse ,

Mon cœur d'épancher sa tendresse

Éprouve en tout temps le besoin.

Vous redirai-je assez combien vous m'êtes chères ,
Combien mes vœux pour vous sont ardents et sincères!

Venez vous fixer pour toujours

Sous ma vieille et mince toiture ;

J'ai pour voisine une onde pure ,

Du grain pour votre nourriture ,

Des nids pour cacher vos amours.

Laisant au rossignol les ombres du bocage ,
Dans mes vases garnis de fleurs et de feuillage ,

Gazouillez du matin au soir :

Je veux que chacune en dispose ,

Et pour mieux becqueter la rose ,

La giroflée à peine éclosé ,

Perchez-vous sur mon arrosoir.

Est-ce vous qui rasez ces antiques tourelles ?

Revenez promptement , mes chères hirondelles :

L'ennui pèse à mon front rêveur.

Une sombre mélancolie
Environne ma triste vie.
Revenez : votre compagnie
Donne la paix et le bonheur.



L'OUVRIÈRE-POÈTE.



A M^{lle} C..... B....., (*)

OUVRIÈRE EN MODES, A MARSEILLE.



Je les ai lus tes vers *Pauvre Ouvrière*,
Et mes yeux n'ont cessé pendant une heure entière,
Sur ces vers inspirés de répandre des pleurs ;
Car je suis ouvrière et comprends ses douleurs.
Oui, bien loin d'adoucir son existence amère,
Nul mortel jusqu'ici na sondé sa misère.

(*) M^{lle} C. ... B.... a publié, dans le recueil de l'Athénée ouvrier de Marseille, une pièce de vers intitulée *l'Ouvrière*. Dans cette pièce, elle se plaint amèrement de l'abandon et de

On la croit insensible , elle sent vivement ,
L'ouvrière ! elle souffre et se plaint rarement.
Ainsi que tu le dis, la froide indifférence ;
Ajoute a son chagrin , a sa longue souffrance.
Succombant sous le poids d'un incessant labeur,
Pour la fille du peuple il n'est point de bonheur.
Oh ! non il n'en est point , surtout quand cette fille
Sans parents , sans amis , sans nom et sans famille,
Nait poëte , et qu'elle est fidèle à son devoir !
Mais , dis , pourquoi livrer son âme au désespoir ?
Est-ce parce qu'en proie au besoin qui l'assaille ,
De l'aube au crépuscule il faut qu'elle travaille ,
Pour gagner chaque jour le pain qui la nourrit ?
Ou que dans l'abandon qui , suivant toi , l'aigrît ,
Loin des salons dorés où le riche s'amuse ,
Il lui faut vivre seule , et de sa chaste muse
Étouffant à regret les généreux élans ,
Prendre du lendemain les soucis accablants ?
De sa vie , ô ma sœur ! c'est faire un long martyre.
Des sons plus consolants tomberont de ma lyre.
Ah ! n'exagérons rien : l'ouvrière ici-bas
Vit durement ; mais Dieu ne l'abandonne pas ,

la misère qui sont le partage de la fille du peuple, qui n'obtient pas même de son travail de quoi satisfaire à ses plus pressants besoins. Reine Garde, en lui répondant, cherche à lui faire comprendre que l'ouvrière trouve toujours, dans sa condition modeste, des motifs de résignation, surtout lorsque Dieu lui a accordé le sentiment de la poésie.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Surtout quand , pour calmer les chagrins de la vie ,
Il permet que son cœur s'ouvre à la poésie.

Seulement repoussons l'encens doux et trompeur,
Que nous offre parfois un monde adulateur.

L'obscurité , voilà notre première gloire !

Écartons loin de nous la coupe où vinrent boire

Malfilâtre , Gilbert , Hégésippe Moreau ,

Mercœur... , d'autres encor descendus au tombeau.

Leurs noms sont entourés de quelque renommée ;

Mais n'ont-ils pas trop cher payé cette fumée ?

Si d'un refus honteux le volontaire affront

N'a pu faire un seul jour rougir leur noble front ,

Combien ils ont souffert ! Jouets du sort bizarre ,

Sur un mauvais grabat ainsi que le Lazare ,

N'ont-ils pas succombé de misère et de faim ?

De ces frères aimés ! quelle est triste la fin !

Qu'il est touchant l'adieu qu'ils firent à la vie !

.

Ne les imitons pas , plaignons-les , Césarie !

Comme eux nous entendons ce langage des cieux

Que nous parle la muse , et les pleurs de nos yeux

Prouvent que notre cœur se refuse avec peine

A ces doux entretiens dont le charme l'entraîne.

Comme eux nous éprouvons, nous sentons tout cela ;

Mais la prudence dit de nous en tenir là.

Va , contre le destin n'ayons pas de rancune ;

Gardons-nous seulement de tenter la fortune ,

Car ce but vers lequel chacun tend ici-bas ,
Souvent on ne l'atteint qu'au moment du trépas.
Loin de nous affliger, ma sœur en poésie,
De ce que notre coupe est vide d'ambroisie,
Nous devons chaque jour faire un nouvel effort ,
Pour triompher des coups que nous porte le sort.
Cependant si des vers le charme nous enivre ,
Chantons en travaillant pour gagner de quoi vivre.
Puisqu'à notre foyer la muse vient s'asseoir,
Laissons-là , mais faisons du matin jusqu'au soir,
Toi des *bonnets* , et moi des *corsets* , des *chemises* ;
Et , lorsque la nuit vient , au murmure des brises ,
En rêvant , du destin oublions la rigueur.
Ah ! qu'on respire à l'aise après un dur labeur !
La mansarde a pour nous quelque chose d'aimable.
Un regard de fierté plane sur notre table ,
Quand seules , et souvent de nos larmes baigné ,
Nous mangeons le pain bis que nous avons gagné.
Crois-moi , fuyons des biens si peu dignes d'envie ,
Et dès ce jour , ma sœur , de notre obscure vie ,
Dont nous trouvons parfois si rude le chemin ,
Parcourons ce qui reste en nous donnant la main.



LE SOMMEIL DE L'ENFANT. (*)

Repose, heureux enfant, repose ! l'innocence
Te prépare toujours un paisible sommeil ;
Du baiser maternel, non, la douce influence
Ne saurait hâter ton réveil.

O Dieu ! que de fraîcheur, de jeunesse et de grâce !
Il ressemble au bouton que balance un rosier ;
Sur son front, du chagrin on ne voit nulle trace ;
Il a fui sa couche d'osier.

(*) Ce sujet a été emprunté par Reine Garde au recueil de nouvelles Narrations, publié il y a quelques années par M. Filon, professeur d'histoire au collège royal d'Henri IV.

Comme le lys s'entr'ouvre au souffle de Zéphyre,
Et de son beau calice étale la blancheur,
De cet ange endormi, tel l'aimable sourire
 Captive l'œil, séduit le cœur.

Libre de tout souci, sans regret, sans envie,
Il nage dans la paix ; et l'homme qui s'endort,
Fatigué des plaisirs, des peines de la vie,
 En sommeillant, maudit le sort.

La peur autour de lui s'amoncèle en nuages,
Son âme à la douleur semble s'abandonner.
Son rêve est traversé par de noires images,
 Dont l'aspect le fait frissonner.

Voyant fuir du bonheur l'espérance trompeuse,
Il retombe affaissé sous le poids qui l'abat ;
Mais de ce jeune enfant l'âme est toujours joyeuse ;
 Il dort à l'abri du combat.

Une femme vers lui s'avance toute fière,
Et dit en le baisant, « mon ange, mon trésor,

aujourd'hui lycée Napoléon. Reine Garde a su s'approprier ce récit, sans lui rien faire perdre de sa touchante simplicité et de son exquise délicatesse. Nous avons eu l'occasion d'admirer tout récemment, dans le salon même de M. Filon, le charmant tableau qui a inspiré la prose du professeur, comme celle-ci les vers de la couturière.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

« Après un doux sommeil , pour sourire à ta mère ,
« Tes beaux yeux s'ouvriront encor. »

Les moindre mouvement alarme sa tendresse ;
Mille fois du berceau ses regards font le tour ;
Et lorsqu'il se réveille , oh ! comme elle le presse
Sur son cœur palpitant d'amour.

Dévouement maternel , admirables tendresses ,
Touchant tableau d'un fils par sa mère allaité !
Mais je ne goûtai pas ces premières caresses ,
Moi , pauvre enfant de charité !



A LA MÉMOIRE
D'HÉGÉSIPPE MOREAU.

O mon frère! ton nom aux accords de ma lyre ,
Se mêle et vient par fois alléger mon martyre.
Il est, quand je le chante, un baume à mes douleurs.
Ainsi qu'un beau soleil, en dissipant l'orage,
Sèche les gouttes d'eau qui pendent au feuillage ,
Ton souvenir tarit mes pleurs.

O Dieu ! l'affreux destin ! En nous donnant la vie,
Un père nous couvrit de honte et d'infamie.
Un père ! Ah ! cher Moreau, pour lui donner ce nom,

Il nous faut à tous deux cette charité sainte
Qui , sur le Golgotha , n'exhalait point de plainte,
Et n'implorait que le pardon.

De cet affreux malheur l'accablante pensée
Pèse de tout son poids sur notre destinée.
Le sort , dans sa rigueur ne nous épargne pas :
Nous tombons sous ses coups, tels que la feuille morte
Qu'en son noir tourbillon un vent d'automne emporte.
Et que l'on foule à chaque pas.

Cher frère , quand je prête une oreille attentive ,
Je crois entendre encor tes cris, ta voix plaintive.
La mort , du moins , la mort termina ton malheur.
Si nous fûmes atteints par la même tempête ,
Pourquoi dans sa fureur n'écraser qu'une tête !
Puis-je survivre à ma douleur !

Mais que dis-je ? Moreau, pardonne à mon délire.
Mes maux ont-ils jamais égalé ton martyre ?
Tu fus sans contredit l'émule de Gilbert.
Comme lui tu chantas l'hymne de la souffrance ;
Ta gloire , du mépris jeté sur ta naissance ,
N'a donc put te mettre à couvert ?

Ta vie offre les traits d'un martyr pacifique,
Expirant sous le poids du joug évangélique.
Ta prière fut courte : un baiser et du pain.

Et cependant , privé de l'ami qui console ,
Vrai Lazare , parfois n'ayant pas une obole ,
Tu t'endormis , mourant de faim.

Nul n'adoucit pour toi la route du calvaire.
Ton pas fut chancelant , ton regard solitaire.
Quand le mal vint t'abattre au milieu du chemin ,
L'on te vit mendier un billet pour l'hospice ,
Et sur un vil grabat tu fis le sacrifice
De ta gloire et d'un nom divin.

L'art ne t'éleva pas un brillant mausolée ,
Ta demeure funèbre est , hélas ! isolée.
Mais ne crains pas l'oubli , Moreau , je pense à toi.
Si je ne peux prier sur ta tombe modeste ,
Mes yeux jettent du moins sur la voûte céleste
Des regards d'amour et de foi.

A MON CHARDONNERET.

Toi, dont mon seul regard faisait frissonner l'aile,
Qui m'égayais par ton babil,
Hélas ! te voila sourd à ma voix qui t'appelle,
Cher oiseau ! la saison cruelle
De ta vie a tranché le fil.

Ne crains pas que l'oubli chez les morts t'accompagne,
O toi, le plus doux des oiseaux !
Tu fus, pendant six ans, ma fidèle compagne,
Oubliant pour moi la campagne,
Ta mère et ton nid de roseaux.

Moi, je fus avec toi bien vite accoutumée ;
Nos jeux étaient mon seul loisir.

Lorsque tu me voyais dans ma chambre enfermée,
Tu chantais. A ta voix aimée ,
Mon ennui devenait plaisir.

Dans ta captivité je semblais te suffire ;
Tu comprenais mes pas , ma voix.

Mon nom , même en ton chant , tu savais le redire ;
Dès que tu me voyais sourire ,
Tu le gazouillais mille fois.

L'amour de l'un pour l'autre , il était sans mesure !
Oh ! qu'ensemble nous étions bien !
Le peu qu'il nous fallait pour notre nourriture ,
Je le gagnais à la couture ,
Et nous n'avions faite de rien.

Je variais tes grains ; puis , en forme de gerbe ,
Quand venaient les beaux jours d'été ,
Tu me voyais suspendre à ta cage superbe ,
Un cœur de laitue , un brin d'herbe ,
Pour toi , du champ même apporté.

Lorsque je respirais la fraîcheur de la brise ,
A l'heure où finit mon labeur ,
Que j'aimais à te voir d'un air de mignardise ,

Becqueter une friandise
Que je t'offrais de si bon cœur !

Que ne peux-tu savoir combien je te regrette !
C'est par ton vol qu'à pareil jour
Tu vins rendre la joie à mon âme inquiète ;
Et, depuis lors , dans ma chambrette ,
Ce n'était plus que chants d'amour.

Oh non ! je ne suis pas insensible à ta perte ;
Le temps n'a pu m'en consoler !
Quand je jette un regard sur ta cage entr'ouverte,
Qui, depuis ta mort , est déserte ,
Mes pleurs ne cessent de couler !

Va , je t'aime toujours en dépit de l'absence ,
Toi qui fus aussi bon que beau !
Et la reine des fleurs que Zéphyre balance ,
Avant que le printemps commence ,
Ornera ton petit tombeau !



MORT DE RAPHAEL. (*)

Le peintre Raphaël touche à sa dernière heure ;
Triste, le front pensif, je vais à sa demeure,
Et le trouve étendu sur un lit de douleur.
La mort sur ses beaux traits répandait son haleine ;
On le voyait sourire ; il nous cachait sa peine,
Pendant qu'il méditait un acte de grandeur.
Oui ! Raphaël fut grand, même en quittant la vie !
Il veut être conduit par une main amie
A l'atelier témoin de son noble labeur.

(*) La mort de Raphaël est un nouvel emprunt fait par
Reine Garde au recueil des nouvelles narrations de M. Filon.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Dans ce lieu pour son cœur autrefois plein de charmes,
Tout maintenant l'attriste et fait couler ses larmes.
« Il faut donc vous quitter, chers objets et la mort... »
Mais tout à coup il voit son chef-d'œuvre en ébauche.*
Appuyé sur mon bras, vers le mur il s'approche,
Regarde son tableau, le baise avec transport :
« O toi ! qui promettais d'illustrer ma mémoire ,
« Faut-il donc qu'avec toi j'abandonne la gloire ? »
Il se penche sur moi , succombant sous l'effort.

Ses yeux restent fermés , et sa bouche s'entr'ouvre ;
D'une pâle sueur son visage se couvre ,
Et parfois on l'entend pousser un long soupir.
Après quelques instants , ce peintre magnanime
Se lève et dit : « O mort ! relâche ta victime ! »
et son front se déride , on le voit tressaillir.
Rien , plus rien sur ses traits du mourant taciturne :
C'est qu'il reste vainqueur de ce combat nocturne ;
C'est que le dieu des arts à lui vient de s'offrir !

Il reporte les yeux sur l'ébauche sublime ,
Et soudain son regard presque éteint se ranime ,
D'un surhumain délire il paraît transporté.

* Ce chef-d'œuvre est le fameux tableau de la Transfiguration , que Raphaël voulut retoucher avant de mourir. Ce tableau , quoiqu'imparfait , est un objet d'admiration pour les artistes.

Ne pouvant contenir le feu qui le dévore ;
Je suis peintre , dit-il : amis , j'éprouve encore
Le besoin de le dire à la postérité ;
Près de mourir , j'entends la voix de mon génie :
« Viens , suis-moi ; d'un instant je prolonge ta vie ,
« Consomme , en expirant , ton immortalité. »

Sa voix étonne encor ceux qui l'ont entendue ,
Elle tient quelque temps leur âme suspendue ,
Qu'a-t-il prophétisé ? se dit chacun de nous.
Mais déjà Raphaël à son œuvre s'apprête ,
Il demande à l'instant ses pinceaux , sa palette.
De les lui présenter nous nous empressons tous.
Pendant que ce mortel , à la face imposante ,
Sur son dernier tableau porte une main mourante ,
Saisis d'un saint respect , nous tombons à genoux.

De la divinité nous sentons la présence ,
Tout bruit cesse ; et chacun , dans un profond silence ,
Contemple avec bonheur le peintre merveilleux ;
De notre humanité , rien , non rien ne lui reste ;
Il ne tient plus de l'homme , en lui tout est céleste.
Sublime vision , rêve mystérieux !
Sur la toile , au milieu d'un tourbillon de flamme ,
Il va peindre en mourant ce qu'entrevoit son âme ,
L'Éternel , dont la gloire enveloppe les cieux.

Pendant que cet aspect de plus en plus le frappe,
Sa main s'ouvre, et soudain le pinceau s'en échappe :
Tout son visage alors rayonne de splendeur.
Il semble électrisé, sa bouche est sans parole ;
Des élus sur son front se pose l'auréole ;
Son âme prend l'essor ; elle touche au bonheur.
Et sa main tremble encor sur la toile qui plie ;
Qu'il jouit dans le ciel du Dieu que son génie
Vient de nous révéler dans toute sa grandeur.



A MONSIEUR C.

Tu cherches à tarir la source de mes larmes,
 Homme au cœur noble et généreux.
Ah ! laisse-les couler, ce sont mes seules armes
 Contre mon destin rigoureux.

Tu me dis : « C'est à moi qu'appartiendrait la plainte. »
 Tu parles d'un double cercueil !
Et ta main, dont je sens la convulsive étreinte,
 Me montre tes habits de deuil.

Je te comprends ; la mort d'un père et d'une mère
 A dû briser le cœur d'un fils ;
Mais pour te consoler de cette perte amère,
 Vois le bonheur dont tu jouis :

Sur chacun de tes pas , une épouse accomplie
A pleines mains sème les fleurs ;
Elle embellit tes jours , te rend douce la vie ,
Et loin de toi bannit les pleurs.

Pleins de vigueur , autour de cette riche plante
Croissent de jeunes arbrisseaux.
C'est ton plus cher trésor , et ta main vigilante
Protège leurs tendres rameaux .

Et n'as-tu pas aussi les talents , la richesse ,
Un état du monde honoré ?
Ces biens , pour tes enfants objet de ta tendresse ,
Sont un héritage assuré .

Vis longtemps , sois heureux , et de ta destinée ,
Si belle encor , ne te plains pas .
Dès le berceau , la mienne aux pleurs m'a condamnée ;
Ils couleront jusqu'au trépas .

LA PHTHISIQUE.

—

Quand l'automne est sur pied pour se mettre en voyage,
Qu'elle endosse en grondant son manteau de feuillage.
La phthisique dès lors, par ses gémissements,
Autour de son grabat attire ses enfants.
« Vois, dit-elle en prenant à part sa fille aînée,
Vois des arbres jaunis si la feuille est tombée.
Ton œil triste me dit que je touche à ma fin,
Qu'il voit se dépouiller l'ormeau le plus voisin.
L'on n'entend plus Zéphire au séduisant murmure ;
L'Aquilon furieux gronde, émeut la nature.
Je redoute ton soir, ô funeste saison ;
Car la mort va par moi commencer sa moisson.

Mais d'où partent ces cris? mes enfants, à cette heure,
Qui vient porter le trouble en notre humble demeure? »

— « Mère, rassurez-vous, c'est la chaise à porteur,
Ne vous alarmez pas, calmez votre frayeur.

L'aube nous trouvera près de vous à l'hospice
Pour adoucir le fiel de votre amer calice. »

— « O mes amis, pour moi voici le coup fatal:
Je vous comprends: la mort m'attend à l'hôpital. »

Dans la chaise du pauvre à l'instant déposée,
Et par les deux porteurs durement balancée,
Le trajet pour la mère est long et fatigant!
Aux portes de l'hospice elle arrive pourtant.
La sœur de Saint-Joseph l'accueille avec tendresse,
Et par un prompt secours ranime sa faiblesse.
Ah! comme elle a bientôt dans ce cœur agité
Fait renaître le calme et la sérénité!
Son sourire si doux, de la pauvre malade
Dissipe en un instant l'humeur triste et maussade.
Près du lit cependant on apporte un bassin.
La sœur imite alors un exemple divin.
Elle lave les pieds à cette infortunée,
Et les lui baise ensuite, à genoux prosternée.
Sublime abaissement! Ainsi la charité
A fait du malheureux une divinité!

Voyez cette phthisique, ô vous que rien ne touche;
Elle sourit déjà sur sa nouvelle couche.
Un seul désir l'occupe et fait battre son cœur.
Son regard en instruit la vigilante sœur;

Et la vierge (elle aussi possède un cœur de mère)
A compris , entendu sa muette prière.
La malade soudain voit voler dans ses bras
Ses enfants éplorés — « Pauvres enfants , hélas !
Quoi ! sitôt orphelins ! et quelle main amie
Aplanira pour vous le chemin de la vie ?
Hier encore , en moi vous aviez un appui !
Mais la cruelle mort vous l'enlève aujourd'hui.
Tu peux seul , ô mon Dieu , soulager leur détresse ;
Daigne jeter sur eux un regard de tendresse.
Hélas ! sans ton secours , et pressés par la faim ,
Ils iront mendier peut-être dès demain.
Que ton bras en ce jour , ne frappant que la mère ,
Chasse loin des enfants l'affrayante misère ! »

Elle veut prolonger ses accents douloureux ,
Quand la sœur revenant , d'un ton affectueux ,
L'invite à se calmer , lui présente un breuvage
Qui pour quelques instants de ses maux la soulage.
Mais cette pauvre mère approche de sa fin.
La sœur lit son arrêt dans l'œil du médecin.
Le Dieu qui des mourants s'est fait le viatique
Vient sur son lit de mort visiter la phthisique.
Qu'elle est sublime alors ! l'aspect du trois fois saint
A ranimé la foi dans son cœur presque éteint.
« Je vous aime ; Seigneur ; Seigneur , je vous adore :
« De vous unir à moi , que tardez-vous encore !
« Mon âme vous attend , Dieu d'amour ! hâtez-vous ,
« Venez , venez ; combler de mes vœux le plus doux »
La voilà donc enfin du pain du ciel nourrie ,
Et toute à son bonheur , en silence elle prie.

Mais voyant qu'elle touche à son dernier moment ;
Modèle du plus beau, du plus grand dévouement ;
Sans craindre d'humecter sa figure angélique
Du souffle empoisonné de la pauvre phthisique ,
En lui faisant redire ô Marie ! ô Jésus !
La sœur l'aide à mourir de la mort des élus.

.
.

La servante du pauvre a servi Dieu lui-même ;
Et Dieu promet un jour l'immortel diadème
A celui qui le sert dans l'homme infortuné.
Il lui dit : De ma main tu seras couronné.



LE MOIS DE MARIE.

Ciel, répands ta douce rosée.
Le mois des fleurs est de retour.
De Marie, exaltons l'amour ;
Que notre âme en soit embrasée !

L'univers est dans l'allégresse.
Ton aspect, soleil radieux ,
De la terre, comme des cieux ,
Bannit les pleurs et la tristesse.

A son doux réveil, la nature
Bénit ton pouvoir immortel.
Les fleurs, pour parer ton autel ,
Quittent leur beau lit de verdure.

A peine éclos , dressant la tête ,
Le muguet , le tendre jasmin ,
Font monter un parfum divin
Vers ton trône , en ces jours de fête.

Près de la rose épanouie ,
Un lys éclatant de blancheur
Nous dit , des vertus de ton cœur,
Celle qui fut la plus chérie.

Mère d'amour , divine aurore ,
Le bonheur renaît sous tes pas.
A te montrer , ne tarde pas ,
Écoute la voix qui t'implore !



A LA MÉMOIRE
DE M. DE CHATEAUBRIAND.

I

Chateaubriand n'est plus ! Lorsque la France entière
Le pleure et se revêt d'un long crêpe de deuil ,
Triste , silencieuse , une pauvre ouvrière ,
De fleurs entoure son cercueil.

Tu sais ce qu'il valait ; France , qui de sa vie
As vu pâlir le soir et briller le matin.
L'Europe , en te voyant produire un tel génie ,
Fut jalouse de ton destin.

Quel homme de son siècle a plus fait pour l'histoire ?
Il n'en est point. Celui qu'on nomme sans égal ,
Et dont le bras puissant enchaînait la victoire ,
En lui reconnut un rival.

II

Il a vu s'écouler les jours de sa jeunesse
Loin du sourire maternel ;
La faim , la soif, l'exil , les honneurs , la richesse
Vinrent importuner ce généreux mortel.

Il vit l'esprit des chants voltiger sur sa tête ,
Le découragement le surprendre en chemin ,
Le mousquet du soldat , la lyre du poète
Passer tour à tour dans sa main.

III

Pour tromper sa douleur profonde
Et des souvenirs trop amers ,
De l'ancien et du nouveau monde
N'a-t-il pas exploré les mers ?

Avec le Turc , le Grec , le Maure ,
Il s'est rencontré maintes fois ,
Après avoir chanté l'aurore
Sous la hutte de l'Iroquois.

J'aime à le voir dans son voyage
Assis sur son petit bagage,
Goûter, en cherchant un ombrage :
Le fruit parfumé du palmier ;
Ou bien, écoutant le ramage
Des divers hôtes du bocage,
Boire, en admirant son feuillage,
Le lait mielleux du cocotier.

IV

N'importe que ce soit vérités ou mensonges !
J'aime à nommer les fils, les filles de ses songes,
Amélie et Blanca, le vieux Chactas, René...
× Oh! qu'Atala mourante à mes yeux a de charmes !
Il m'eût été bien doux d'arroser de mes larmes
Son front de roses couronné.

Mais ni ces beaux déserts, ni leurs ponts de liane,
Ni tout ce que le temps détruit, corrompt ou fane,
Du grand Chateaubriand n'a pu remplir le cœur.
Sa muse, s'inspirant à l'ombre du malheur,
Lui dicta ce beau livre, où du christianisme
Le langage divin blesse à mort l'athéisme ;
Où la vertu triomphe ; où la religion,
Belle comme l'auteur de la création,

Dans ses adversités vient rappeler à l'homme
Qu'ici-bas le bonheur n'est rien, rien qu'un fantôme ;
Soutient le malheureux , allége son fardeau ,
Lui montre une autre vie au delà du tombeau.

V

De Chateaubriand le langage
Émanait d'un souffle divin ,
Car de ce livre chaque page
Immortalise l'écrivain.

Bienfaisant pour tous , son génie ,
En planant sur l'humanité ,
Fit luire à l'Europe affranchie
L'aurore de la liberté.

En Espagne , en Grèce , en Russie ,
En tous lieux , son nom fut chanté.
De la France aux rives d'Asie ,
Quel écho ne l'a répété ?

Comment peindre cet homme illustre ,
Que la mort semblait respecter
Au bout de son seizième lustre ?
Mieux vaut se taire et l'admirer.

Juillet 1848.

A UNE JEUNE FIANCÉE.

Charmante enfant, de te poursuivre
Le cruel destin s'est lassé ;
De joie enfin ton cœur s'enivre :
Plus de retour vers le passé !
L'ombre du bonheur t'environne ;
Zéphir baise ta blanche main ,
Et fait ouvrir, pour ta couronne .
Le lys , la rose et le jasmin.

Dirige-toi vers le saint temple ,
Jeune vierge , c'est le moment .
De la foule qui te contemple
Ne vois-tu pas l'empressement ?

Daigne écarter un peu le voile
Qui nous cache tes blonds cheveux ,
Ton regard beau comme l'étoile
Qui le soir resplendit aux cieux.

Pour ton bonheur, douce Uranie ,
Il n'est pas besoin que mes vœux ,
Mêlés à la sainte harmonie ,
En ce jour montent vers les cieux ;
Car la Providence divine ,
Qui prend soin du petit oiseau ,
Veille sur toi ; de l'orpheline
Son aile abrite le berceau.

Juillet 1849.



A UNE JEUNE FIANCÉE.

Charmante enfant, de te poursuivre
Le cruel destin s'est lassé ;
De joie enfin ton cœur s'enivre :
Plus de retour vers le passé !
L'ombre du bonheur t'environne ;
Zéphir baise ta blanche main ,
Et fait ouvrir, pour ta couronne .
Le lys , la rose et le jasmin.

Dirige-toi vers le saint temple ,
Jeune vierge , c'est le moment .
De la foule qui te contemple
Ne vois-tu pas l'empressement ?

Daigne écarter un peu le voile
Qui nous cache tes blonds cheveux ,
Ton regard beau comme l'étoile
Qui le soir resplendit aux cieux.

Pour ton bonheur, douce Uranie ,
Il n'est pas besoin que mes vœux ,
Mêlés à la sainte harmonie ,
En ce jour montent vers les cieux ;
Car la Providence divine ,
Qui prend soin du petit oiseau ,
Veille sur toi ; de l'orpheline
Son aile abrite le berceau.

Juillet 1849.



CHANT D'HYMÉNÉE ,

aux deux jeunes époux B. R., le jour de leur mariage.

Qu'un heureux hymen les unisse !
Par toi , mon Dieu , qu'il soit béni !
Avant que le jour soit fini ,
Sous ton regard qu'il s'accomplisse !

De votre bonheur l'heure sonne !
Timides époux ,
Le destin jaloux
Ne peut rien sur vous ;
La douce paix vous environne !
Qu'un heureux hymen , etc.

Vous qui peuplez ce lieu champêtre ,
Chantez doucement !
Ce couple charmant
Va faire serment
Au Dieu de qui nous tenons l'être ,
Qu'un heureux hymen , etc.

Que les habitants du village ,
Parés d'une fleur,
Répètent en chœur :
O paix ! ô bonheur !
Entourez ce petit ménage !

Qu'un heureux hymen les unisse !
Par toi , mon Dieu , qu'il soit béni !
Avant que le jour soit fini ,
Sous ton regard qu'il s'accomplisse !



LA FOI DU MARIN

A NOTRE-DAME DE LA GARDE.

On voit pâlir des nuits la brillante courrière,
Chaque étoile à son tour éteindre sa lumière,
Et s'obscurcir le firmament.

De rapides éclairs bientôt sillonnent l'onde;
La mer tressaille au bruit de la foudre qui gronde;
Le pilote est sans mouvement.

Les vents sont mutinés, et la tempête affreuse
Pousse près du vaisseau la vague limoneuse.

On lutte en vain contre les flots.

L'art humain, pour les vaincre, a de trop faibles armes,
Il faut que la prière accompagne les larmes;
Priez donc, priez, matelots!

Les yeux noyés de pleurs et l'âme recueillie ,
Ils tombent à genoux s'écriant : « O Marie!

Viens sauver le pauvre marin.

Il ne craint plus la mort quand ton œil le regarde.
Commande en souveraine , ô Vierge de la Garde !

Car ton pouvoir est souverain. »

Marie au bord des cieus se penche. A son oreille
Vient retentir l'écho de leur foi sans pareille.

Elle parle ; on voit tout changer.

L'ouragan fuit sa voix et son divin sourire ;

La mer redevient calme ; et le frêle navire

Vogue loin , bien loin du danger.

A l'aspect de ton ciel , ô superbe Provence !

Du mousse le cœur bat de joie et d'espérance ;

Chacun partage son transport ;

Et comme à son retour la gentille hirondelle ,

En se mirant dans l'eau , la fend du bout de l'aile ,

Le beau navire arrive au port.

Pauvre marin ! il vole au sein de sa famille ;

Il presse sur son cœur une épouse , une fille ;

Et , l'œil encor mouillé de pleurs ,

« Des matelots , dit-il , remerciez la Mère.

« Sa main , sa sainte main m'a préservé naguère

« De la mort et de ses horreurs. »

A son vœu le marin n'est jamais infidèle ,
Il va s'agenouiller dans la sainte chapelle

A l'aspect si majestueux.

Il prie , il chante une hymne à la Vierge puissante ;

La brise a murmuré sa prière touchante ;

L'écho des mers l'emporte aux cieux.



A M^me PUGET,

MON ANCIENNE MAÎTRESSE,

NEUF ANS APRÈS LA MORT DE SON FILS,

Madame , pour ce fils dont vous pleurez la perte ;
C'est peu de vous marquer mon sincère regret ;
Sur le gazon fleuri dont sa tombe est couverte ,
Triste , je m'agenouille , et priant en secret ;

Je dis à l'indiscret qui trouble ma prière :

« De grâce, éloignez-vous, ne foulez pas ces fleurs ;
« Car leur ombre jalouse entoure cette pierre
« Qu'une mère pieuse arrosa de ses pleurs. »

Elle eut pour cet enfant une tendresse extrême ;
Jadis , j'en fus témoin , vingt fois en un seul jour,
Par ces mots répétés : « mon ange , que je t'aime ! »
De son cœur maternel s'exhalait son amour.

O Mère , que de fois , aux jours de son enfance ,
Tes beaux yeux sur mes bras le regardaient dormir !
Puis , d'un tendre baiser la magique influence ,
Sans troubler son sommeil , le faisait tressaillir.

Plus tard , ne fus-tu pas son guide , sa lumière ?
Ta voix l'encourageait dans ses premiers travaux ;
Et moi je l'admirais ! comme toi j'étais fière
De l'entendre louer par de nombreux rivaux.

Près de moi , dans ces jours de touchante mémoire,
Il venait , le front ceint d'un glorieux laurier ;
Et pour y déposer ses palmes de victoire ,
Il ne dédaignait pas mon humble tablier.

Sans peine il défricha le champ de la science ,
Toujours un prompt succès couronnait ses efforts ;
D'un brillant avenir la trompeuse espérance
Livrait son jeune cœur à de joyeux transports.

Il ressemblait au lys de la verte prairie.
Hélas ! il eut le sort de cette tendre fleur !

Moissonné par la mort au matin de la vie ,
Il n'est plus qu'un objet d'éternelle douleur.

Mais non , il vit encor , ton fils , ô tendre mère !
Il n'a fait qu'échanger la terre pour le ciel.
Calme donc ta douleur , la foi veut qu'on espère ,
Car d'un juste l'adieu ne peut être éternel.

Mai 1846

SONNET.

Renais, ô doux printemps! De chaque enfant de Flore
Étale à nos regards la superbe couleur :
Que ton souffle, ô zéphir, les fasse vite éclore !
Que l'air soit embaumé d'une suave odeur !

Le trèfle, le bluet reparaissent encore ;
Le rossignol, caché sous l'aubépine en fleur,
Fait entendre ses chants du soir jusqu'à l'aurore.
Écho partout répète : Espérance, bonheur.

Tout alors se ranime ; à son gré , la nature
Peint le lys et la rose , émaille la verdure.
Mai fleuri de la joie annonce le retour.

On voit de papillons se peupler la campagne ,
L'agneau bondir sur l'herbe au pied de la montagne,
Bergerette et berger ne vivre que d'amour.



LA MÉTROPOLE DE SAINT-SAUVEUR,
A AIX. (*)

Ainsi que le Romain fier de son Capitole ,
Je t'unis à mes chants, superbe métropole.
Et comment t'oublier ? trois siècles en passant
N'ont pu te regarder d'un œil indifférent.
A travers tous les temps , ta gloire se propage ;
Le vieillard à l'enfant la vante d'âge en âge ;
Poudreux et fatigué ; le pieux pèlerin ,
Pour te voir un instant , allonge son chemin.

(*) L'auteur a pris les noms des artistes et les mots techniques dans une brochure qui a pour titre : *Notice historique et descriptive de l'église métropolitaine Saint-Sauveur d'Aix*, par l'abbé E.-F. Maurin.

Il vient te saluer, te contemple en silence,
Et s'étonne à l'aspect de ta magnificence.
Du temple, son regard mesurant le contour,
Sur la façade enfin s'arrête avec amour.
Les apôtres du Christ, frappant alors sa vue,
Tiennent quelques instants son âme suspendue ;
De ces martyrs vainqueurs partout suivant les pas,
Il entend leur parole, assiste à leurs combats ;
Il voit tomber sur eux la hache meurtrière,
Et leur sang inonder Rome et la terre entière.
Mais du portail, soudain s'ouvrent les deux battants
Où revit le génie et l'art des premiers temps.
Il admire à la fois la Sybille étonnante,
Et l'ange gracieux dont le sourire enchante.
Là le printemps repose, entouré de ses fleurs.
L'automne sur ses fruits laisse tomber ses pleurs.
Le limaçon, la mouche et l'oiseau du bocage
Semblent se balancer sous un léger feuillage.
On y voit jusqu'au gland du chêne détaché ;
Dans tous les coins du cadre un chef-d'œuvre est caché.
Épris de celui-ci, vous l'admirez encore,
Pendant que sous vos yeux un autre vient éclore.
Là, retenu longtemps par un charme secret,
Le visiteur, enfin, s'éloigne avec regret.

Il descend tout pensif les marches du saint temple ;
Il avance, étonné des objets qu'il contemple.

A ses regards d'abord s'offre un beau monument ,
Pour le chrétien surtout édifice imposant.
C'est un vaste octogone à l'aspect admirable ;
On dirait , à le voir, une ville imprenable.
Sept autels , respectés par le temps destructeur,
Trouvent près de ses murs un abri protecteur.
Tout dans ce sanctuaire élève la pensée.
Rome y jette un reflet de sa gloire passée.
Huit colonnes en marbre entourent un bassin ,
Dont l'eau pure en notre âme imprime un sceau divin ;
Pleine de majesté, comme un roi sur son trône,
Chacune étale aux yeux sa superbe couronne ;
Chacune avec fierté s'élance vers les cieux ,
Et déploie autour d'elle un appareil pompeux.
L'on se plaît à douter si c'est la main de l'homme
Qui posa sur leur front ce magnifique dôme.
Poursuis, poursuis ta course, ô pieux pèlerin.
De la peinture aussi l'art sublime, divin ,
S'inspirant à son tour de la foi de nos pères ,
Va te faire admirer, adorer ses mystères.
Ici le Rédempteur expire sur la croix.
Le ciel en ce moment paraît sourd à sa voix.
Il est mort ; à ses pieds est assise une femme ;
On lit dans ses regards le trouble de son âme.
C'est Marie épuisant la coupe du malheur.
Sept glaives à la fois percent son tendre cœur.
Ses larmes , la douleur peinte sur son visage ,
A ton pinceau , Daret , rendent un digne hommage.

Plus loin, de ton génie un autre monument
Saisit le spectateur d'un saint ravissement.
Qui peut voir de sang-froid l'image de la scène,
Ce repas où l'amour fut vaincu par la haine?
L'on est tenté de dire au perfide Judas :
« Arrête, malheureux, crains d'avancer le bras. »
L'on croit entendre alors la voix du divin maître
Instruisant ses amis du crime de ce traître.
Finsonnius aussi peint avec vérité.
Voyez, sur cet autel du peuple fréquenté,
L'incrédule Thomas devant le roi de gloire.
Le voilà donc enfin vaincu, forcé de croire.
Oui, c'est bien là Jésus ; il l'entend, il le voit ;
Dans sa plaie entr'ouverte il enfonce le doigt ;
Le doute alors vaincu fuit loin de sa pensée.
Il croit, tombe à genoux, et, l'âme terrassée,
Jetant sur le Sauveur un regard plein de feu,
Il reconnaît son maître, il adore son Dieu.

Autre merveille encor : d'un curieux triptique
S'échappent des torrents d'influence magique.
C'est le buisson ardent, buisson mystérieux
Sur lequel est Marie au front pur, radieux.
La gloire à flots pressés se répand autour d'elle,
Et prête à l'humble vierge une grâce nouvelle.
Sur le Sauveur, qui doit naître un jour de son sein,
L'ange devant Moïse ouvre un long entretien.

Un paisible troupeau non loin d'eux broute l'herbe.
De ce tableau l'aspect est riant et superbe.
Les deux volets sont pleins d'un noble souvenir.
Qui vous saisit , vous frappe , on se sent tressaillir.
C'est Jeanne de Laval , c'est le roi populaire ,
Le bon René , tous deux unissant leur prière.
René , pour la Provence objet de tendres pleurs ,
L'œil t'abandonne ici , le cœur t'emporte ailleurs.

Cependant l'étranger dans le saint édifice
Avance , et reconnaît l'autel du sacrifice.
Là tout est beau , divin ; le pèlerin pieux
Admire en s'inclinant les reliefs merveilleux.
Les anges sur l'un d'eux enlèvent Madeleine.
Devant elle pâlit toute beauté mondaine.
Sa bouche est entr'ouverte , et ses derniers soupirs
Livrent sa tresse blonde aux caressants zéphirs.
La mort de ses beaux traits n'a point banni la grâce.
Des pleurs qu'elle versa l'œil cherche en vain la trace.
La foi , tenant en main le ciseau de Puget ,
En fit éclore un jour ce magnifique objet.

A droite on voit encor la belle pénitente.
Son teint offre du lys la blancheur éclatante.
C'est l'instant fortuné de sa communion.
Ces larmes vont cesser ; cette douce union
Met le comble à ses vœux , rend la joie à son âme.

Ses yeux, presque mourants, lancent des traits de flamme
Au ministre de Dieu, qui dans ses mains encor
Retient son bien-aimé, son unique trésor.
Elle n'a rien d'humain, et quoique humble et modeste,
L'on croit voir dans sa pose un messager céleste.
Les anges dans les airs, par groupes suspendus,
Contemplant souriants l'amante de Jésus.
O Veyrier ! noble auteur de ce sublime ouvrage,
Pour louer ton génie où puiser un langage ?

Lève-toi pèlerin, vois ces hommes divins,
Que Dieu favorisa par de longs entretiens.
Vois le fils du tonnerre ; il va bientôt écrire
Ce que nul des mortels sans trembler n'ose lire.
Heureux saint ! plus que tous le Rédempteur l'aima ;
Sur le cœur de son maître un soir il reposa.
Au Calvaire, Jésus, prêt à quitter la vie,
Lui fit le plus beau don en lui légant Marie.
Marie ! Ah ! pèlerin, ne sors pas du saint lieu,
Sans visiter l'autel de la mère de Dieu.
A droite en descendant on voit un sanctuaire :
C'est le sien ; qu'il est beau ! l'œil ne peut s'en distraire.
Sur un arc enchanteur, trois anges gracieux
Inclinent lentement leur front majestueux
Vers celle que le ciel nomme sa souveraine.
Avec enthousiasme ils contemplant leur reine,

Qui, du haut de son trône , au juste ouvre son cœur,
Et , pleine de pitié , tend les bras au pécheur.
Elle est , noble cité, ton unique espérance.
Ainsi la proclamait ta juste confiance ,
Le jour où , l'honorant par un vœu solennel ,
Tu lui fus consacrée aux pieds de son autel.
Quel mortel oserait méditer ta ruine?
De tes portes les clefs sont dans sa main divine.
Par le déclin du jour qui semble l'avertir ,
L'étranger du beau temple obligé de sortir :
Adieu! dit-il enfin , puisse le dernier âge
Prier sous tes arceaux à l'abri de l'orage !



AU PETIT M. G.,

AGÉ D'UN AN.

De fleurs couronnée ,
Ta première année
Expire aujourd'hui.
Enfant né pour plaire ,
Souris à ta mère ;
Pour toi , sur la terre
Le bonheur à lui.

Sur ta bouche close ,
De la fraîche rose
L'incarnat repose ,
Et de tes beaux yeux
Dont chaque cil tremble ,
La couleur ressemble
A l'azur des cieux.

Pleine d'amour, fière
De bonheur, ta mère
Se penche, légère,
Devant ton berceau
Ainsi, de Zéphire
Le baiser attire
La fleur qui se mire
Dans un clair ruisseau.

Calme en ta présence,
Ange d'innocence,
Ta mère, en silence,
Contemple tes traits,
A son œil qui veille,
Lorsque tout sommeille,
L'aurore vermeille,
Offre moins d'attraits.

Pour toi, sa tendresse
Se change en ivresse;
Lorsqu'elle te presse
Dans ses frêles bras.
Son cœur doux et tendre
M'a tout fait comprendre;
Je viens de l'entendre
Te dire tout bas :

Mon fils , mon idole !
Petit ange , vole
Sur ma blanche épaule
Qui te sert d'appui.

De fleurs couronnée ,
Ta première année
Expire aujourd'hui.
Enfant né pour plaire ,
Souris à ta mère ;
Pour toi , sur la terre
Le bonheur à lui.



A MONSIEUR F.,

L'un des médecins en chef de l'hospice civil et militaire
d'Aix en Provence.

Noble mortel ! aux jours de ma longue souffrance ,
J'ai pu t'apprécier ! oh ! non , l'indifférence
N'osa même approcher de ton cœur généreux ;
Jamais tu ne fus sourd au cri du malheureux ;
Lorsque , dans sa douleur , il implore ton zèle ,
N'importe le moment , l'heure où sa voix t'appelle ,
Tu voles aussitôt vers ce triste grabat ,
Où la force du mal le retient et l'abat ;

Tu prodigues tes soins : mais la pauvre victime
Que la douleur étreint , que la misère opprime ,
N'ayant pour te payer que des pleurs à t'offrir,
Tristement te regarde , et pousse un long soupir.
Le malade bientôt se calme à ta parole ,
Car, loin de t'emparer de sa dernière obole ,
Tu lui dis à voix basse , en lui pressant la main :
« Reposez-vous sur moi des soins du lendemain. »

Ainsi , de l'indigent tu deviens la ressource ,
Et lorsque ses besoins ont épuisé ta bourse ,
De ton cœur généreux les vœux sont satisfaits.
Pourrais-je énumérer en ce jour tes bienfaits ?
Au mois où la saison au malade est fatale ,
Quand les premiers rayons de l'aube matinale
Chassent l'obscurité qui règne sous les cieux ,
Sans qu'un léger sommeil ait pu fermer tes yeux ,
De ta faible santé faisant le sacrifice ,
On te voit parcourir les salles de l'hospice.
Là , tu fais ressentir les effets de ton art ,
Du jeune homme à l'enfant , de l'enfant au vieillard ;
Là , par des soins touchants , tu rends la jeune fille
Aux doux embrassements de sa chère famille ;
A tout convalescent comme à tout moribond
Tu te plais à montrer combien ton cœur est bon.
Aussi, quand l'un d'entr'eux ferme aujour sa paupière,
Il murmure ton nom , le joint à sa prière

Et ton nom qu'il bénit, de l'autel de son cœur,
Ainsi qu'un pur encens, monte vers le Seigneur.
Oh ! que ta mission à mes yeux est sublime !
Si de ton zèle un jour tu deviens la victime,
Souviens-toi qu'à sa mort l'homme qui fait le bien,
Loin de redouter Dieu, l'approche et ne craint rien.

Décembre 1849.



A MADAME A. F.

De ton sourire , jeune femme ,
Oh ! combien j'aime la douceur !
J'ai lu sans peine dans ton âme :
Non , rien ne manque à ton bonheur.
Pour toi l'horizon de la vie
Apparaît pur et radieux ;
Et tu peux , épouse chérie ,
Braver le sort capricieux.

Un homme rempli de science ,
Entre mille a choisi ta main ;
Par ses bontés , sa prévenance ,
Les fleurs naissent sur ton chemin.

Aussi de bonheur et d'ivresse ,
Ta coupe déborde toujours ;
De trois enfants la gentillesse
S'accroît pour embellir tes jours.

Chaque fois que leur regard d'ange
Dans le tien va se reposer,
Ta joie en délire se change ,
Et, pour leur donner un baiser,
Sur ton cœur la main maternelle
Les presse et les tient réunis ,
Comme on voit l'oiseau sous son aile
Serrer tendrement ses petits.

Leur présence te rend joyeuse ,
Leur nom seul te fait tressaillir ;
Alors on te voit, mère heureuse ,
Te bercer dans leur avenir.
Pour ton cœur, enfin, la famille
Est un baume, un rayon de miel ,
De tes nuits l'étoile qui brille ;
Elle est ton univers, ton ciel.

LA MORT DE M^{gr} DENYS AFFRE,
ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—

I.

Anges , dont le divin sourire
Charme le cœur de l'Éternel,
Pour voir le glorieux martyre
Du juste que je chante et que la France admire,
Penchez-vous tous au bord du ciel.

De tout cœur s'enfuit l'espérance.
O toi, que nul ne prie en vain,
Montre en ce jour, Dieu de puissance,
A tous les ennemis du repos de la France
La force de ton bras divin.

O Paris , séduisante ville ,
Le malheur vient de t'accabler ;
La paix , chez toi , n'a plus d'asile.
De tant de maux causés par la guerre civile
Qui donc pourra te consoler ?

Le ciel de cette œuvre si belle
Charge Denys... Voyez sa foi !
La douleur est universelle ;
L'alarme est dans Paris... N'importe , où Dieu l'appelle
Il va sans crainte , sans effroi.

Regrettant l'heure qui s'écoule
Entre la vie et le trépas ,
Vers le faubourg où le sang coule
Le pasteur se dirige , en bénissant la foule
Qui suit la trace de ses pas.

II.

Quel tableau vient frapper ma vue !
De ses enfants dans l'abandon ,
Sans voir du péril l'étendue ,
Denys avec bonté s'approche , et , l'âme émue,
Leur parle d'amour , de pardon.

O prodige ! à sa voix qu'entrecourent ses larmes ,
Nos frères égarés laissent tomber leurs armes.

L'aspect de l'envoyé de Dieu ,
A l'émeute impose silence.
La soif même de la vengeance
Semble s'éteindre avec le feu.

Ce moment de trêve est sublime ;
Mais hélas ! en ce jour d'horreur,
Chaque heure enfante un nouveau crime.
France , jette un cri de douleur...
Armé pour la lutte homicide.
Un de tes fils ,... un parricide
Blesse à mort ton libérateur.

« Grâce ! dit en tombant le prélat vénérable ,
« Grâce , mon Dieu , pour le coupable !
« Son nom loin d'être prononcé ,
« Qu'il demeure dans le silence ,
« Et que sur le sol de la France
« Mon sang soit le dernier versé ! »

III.

Heureux d'avoir fléchi la divine justice ,
Ayant épuisé son calice ,
Dans la paix du Seigneur Denys s'est endormi.
A l'univers , ô France , apprends son sacrifice ,
Il ne l'a pas fait à demi.

Qu'il dorme environné de gloire ,
Et que toujours cher à l'histoire ,
Son nom , du dernier homme occupe la mémoire !

Vous , sur son glorieux tombeau ,
Habitants de Paris , que son trépas désole ,
Gravez cette belle parole :

« LE BON PASTEUR EST MORT POUR SON TROUPEAU. »

Juillet 1848.



A MONSIEUR M. P.,
FILS DE MES ANCIENS MAITRES ,
La veille de son mariage.

Jamais pour toi mon cœur n'eut de l'indifférence.
Que ne puis-je l'ouvrir pour te le faire voir !
Comme il s'est réjoui des jeux de ton enfance ,
Il se berce de ton espoir.

Tu me vis contempler ton ivresse première ;
Tout en la partageant mon cœur était jaloux
Des baisers pleins d'amour que te faisait ta mère ,
Quant tu dormais sur ses genoux.

On dit ta fiancée et vertueuse et belle ,
Digne de devenir une sœur pour tes sœurs :

Sache , qu'en apprenant cette heureuse nouvelle ,
La joie a fait couler mes pleurs .

De celle que le ciel pour compagne te donne ,
Le nom tout près du tien dans mon cœur est gravé .
De plus , je me dispose à tresser sa couronne ,
Pour ce jour que j'ai tant rêvé .

Et toi , tendre Zéphir , va lui dire à l'oreille
Que les vœux de son cœur vont bientôt s'accomplir .
Baise ses blonds cheveux et sa bouche vermeille ;
Ton message est doux à remplir !

Que l'aurore demain plus brillante se lève ,
Que son premier rayon vous conduise à l'autel .
Couple charmant , que Dieu , réalisant mon rêve ,
Vous bénisse du haut du ciel !

A MONSIEUR G. B.,

Premier lauréat de l'école de dessin d'Aix.

Oui , je veux par des chants commencer la journée ,
La palme qu'on te voit remporter chaque année ,
A te les adresser , seule a pu m'enhardir :
Pouvais-je me résoudre à garder le silence ,
Quand tes admirateurs , versés dans la science ,
Ne se lassent de t'applaudir ?

Au mérite éclatant toujours on rend hommage.
Sais-tu ce qu'ils ont dit dans leur noble langage ?
Que ton vol est pareil à celui de l'aiglon ,
Que tu viens de marquer le feuillet de l'Histoire
Où ton nom doit briller ; que tu peux , de la Gloire ,
Monter au dernier échelon.

A ton destin chacun semble porter envie ;
On te dit : Le bonheur environne ta vie :
Et son rêve enchanteur charme ton souvenir.
Pardonne , si je viens du fond de ma retraite ,
Te dire : Garde-toi de croire à tout prophète ,
Car Dieu seul lit dans l'avenir.

Chastel , ceint de lauriers , entre dans la carrière ,
Et , pour fermer au jour son humide paupière ,
Des vierges d'un hospice il emprunte la main ;
Et devant l'égoïsme il faut que Michel-Ange ,
Touchant un marbre informe en chef-d'œuvre le change,
Pour se garantir de la faim.

Si le malheur se plaît à frapper les grands-hommes ,
Hélas ! plus que jamais , dans le siècle où nous sommes ,
Le venin de l'envie autour d'eux se répand ;
Et puis , lorsqu'ils ont bu leur coupe d'amertume ,
Sur leurs yeux près de voir l'encens qui pour eux fume ,
Le voile de la mort s'étend.

Un brillant avenir se peint dans ton sourire ,
Jeune homme ; je comprends tout ce que veulent dire
Et tes larmes de joie , et ton regard de feu :
Non , non , me disent-ils , de son voile funèbre
La mort n'osa jamais couvrir un nom célèbre ;
Il est immortel comme Dieu !

Dieu t'aurait-il promis un ange au vol sublime
Pour diriger tes pas loin du commun abîme ?
Vois , du destin bizarre on compte les élus !
Mais s'il en est ainsi , des rives de la Seine ,
Vers l'immortalité , suis l'élan qui t'entraîne ,
Vole , je ne te retiens plus.

1849.

A M. G. DE S.

Que je serais heureuse et fière ,
Moi qui me berçais dans ton ciel ,
Si ma voix , de ta coupe amère
Adoucissait un peu le fiel.

Mais , bien loin d'en être capable ,
Ma voix même peut t'affliger.
Le poids du malheur qui t'accable,
Dieu seul , vois-tu , peut l'alléger.

J'ai connu l'objet de tes larmes :
Oui , c'était un ange d'amour.
Et je sais pourquoi de ses charmes
Tes regards n'ont joui qu'un jour.

C'est que la trouvant jeune et belle ,
L'ange de la mort à tes yeux ,
Sans pitié pour toi , sur son aile,
Hier, l'emporta dans les cieux.

Et depuis , le chagrin t'opresse.
Il n'est plus pour toi de bonheur
Hélas ! je comprends ta tristesse
Ainsi que ta vive douleur.

Mais pour adoucir ton martyre ,
Au ciel jette un regard de foi !
Celle pour qui ton cœur soupire
Ne cesse de penser à toi.

Sache que , du sein de la gloire ,
Elle voit ton profond regret ,
Son nom gravé dans ta mémoire ,
Et tes pleurs versés en secret.

Renais à la douce espérance ,
Ferme ton cœur au désespoir !
Encore quelques jours d'absence ,
Et tes yeux pourront la revoir !

25 janvier 1850.



A MONSIEUR A.,

AU CHATEAU DES CHARTREUX, A MARSEILLE.

Oh ! comme avec plaisir je reverrais encore
Ton élégant château, ton superbe jardin,
Que de ses feux le soleil dore
A son lever, à son déclin !

D'un tapis de verdure Avril couvrait la terre,
Lorsque je parcourus ce paisible séjour ;
Du printemps, Flore, sans mystère,
Venait d'annoncer le retour.

C'était l'heure où le lys de la verte prairie
Ouvre son beau calice, où l'amoureux berger
Va, pour son amante chérie,
Cueillir la fleur de l'oranger.

Livrant aux doux Zéphyrus son écharpe en dentelle,
L'inconstant papillon volait de fleur en fleur,
Se reposait sur la plus belle,
Tout palpitant de son bonheur.

Le rossignol chantait ; l'industrielle abeille
Volait en bourdonnant vers l'amandier fleuri,
Lorsque par une autre merveille
Soudain mon cœur fut attendri.

Je regardais la brise agiter la charmille,
Quand je vis deux poussins, au plumage doré,
Fuir, en sortant de la coquille,
Leur nid de feuillage entouré.

L'amour, guidant vers eux leur mère délirante,
Lui faisait secouer, quand elle prit l'élan,
Sa crête au fond rouge amarante
Et son petit chaperon blanc.

Que je voudrais pouvoir rendre son allégresse,
Lorsqu'au bruit de son vol les deux petits fuyards,
Désertant la feuillée épaisse,
Vinrent s'offrir à ses regards ?

Voyant qu'à ses côtés l'un becquetait la mousse ,
L'autre le grain de la fourmi ,
Et que son aile blanche et rousse
Sur eux s'étendait à demi ,

Je dis , en m'éloignant de ce riche parterre :

« Entre les amours d'ici-bas ,
« Qu'il est doux l'amour d'une mère !
« Il est le seul qui ne ment pas !



SAINT VINCENT DE PAULE.

—

I.

Qu'en ce jour tout ce qui respire
Par ton ordre , Dieu tout-puissant,
A l'humble muse qui m'inspire
S'unisse pour chanter Vincent !
Terre qui l'as porté , tressaille d'allégresse ,
Cieux qui le possédez , partagez mon ivresse !
Pour qu'il puisse me voir du céleste séjour,
Ah ! que sur l'heure même une porte s'entr'ouvre ;
Qu'il entende mes chants , que son regard découvre
Et compte mes élans d'amour.

Pour Vincent, point d'indifférence ;
Que tout s'empresse à le bénir !
Il fut ton ange, ô chère France,
Qu'il vive dans ton souvenir !
Son astre radieux, parcourant sa carrière,
Fit jaillir sur ton sol des gerbes de lumière
Dont l'éclat vif et pur nous éblouit encor :
De plaisir le cœur bat quand la bouche le nomme ;
A travers deux cents ans le nom de ce grand homme
Brille comme une lampe d'or.

II.

Vincent brûla toujours du zèle
Qu'entretient le souffle de Dieu,
Et d'étincelle en étincelle
Le répandit en chaque lieu.
Habitants de Paris, prêtres de Saint-Lazare,
Dites-nous si d'amour son grand cœur fut avare.
Il vous prêta les soins d'un vigilant pasteur ;
Vous fûtes du troupeau la portion choisie ;
Il sut tracer pour vous, pendant sa longue vie,
Le chemin qui mène au bonheur.

Pour chasser l'affreuse misère
Qui désolait l'humanité,
Du ciel l'ardeur de sa prière
Fit descendre la charité.

Celle que des vertus on appelle la reine,
Voulut dans tous les cœurs régner en souveraine.
Son nom fut salué, béni de toutes parts ;
Elle étendit au loin ses dévorantes flammes,
Et l'on vit tour à tour chevaliers, nobles dames
S'enrôler sous ses étendards.

De l'homme juste, ô Providence !
Tu ne détournes point les yeux.
Vincent prie, et ton aile immense
S'étend sur tous les malheureux.

Riches, dit-il, Dieu rend ce qu'aux pauvres l'on donne,
Et, sur l'heure, chargé du poids de leur aumône,
Ne voulant de ses pas que Dieu seul pour témoin,
Sous le chaume, où la faim, de l'indigent s'empare,
Il allait secourir plus d'un pauvre Lazare
Près d'expirer dans le besoin.

Par lui, de ses vives alarmes
Tout cœur affligé vit la fin ;
Son aspect tarissait les larmes
De la veuve et de l'orphelin.

Il ne s'effrayait point de l'horreur des abîmes,
Et, pour en retirer des milliers de victimes,
Qu'eût atteints de ses coups l'impitoyable Mort,
Il se multipliait : l'ange de l'agonie,
Redoutant le pouvoir de ce rare génie,
Vers d'autres lieux prenait l'essor.

III.

Certes , de toutes les misères
Qu'enfante un siècle dépravé ,
Il n'en est pas de plus amères
Que celles de l'enfant trouvé.

Son rigoureux destin , que peu savent comprendre ,
Déchira de Vincent l'âme sensible et tendre :
Dès lors un nouveau feu dans son cœur s'alluma ;
De leurs pas égarés , la nuit , cherchant la trace ,
Combien en trouva-t-il expirant sur la glace ,
Et que son souffle ranima !

Pauvre créature innocente ,
Touché de ton sort malheureux ,
De Vincent la voix caressante
Apaisait tes cris douloureux !

Avant lui , qui prenait en pitié la misère
De l'enfant , orphelin du vivant de sa mère ?
Nul mortel , en passant , ne lui tendait la main.
En un instant , l'oubli dévorait tous ses charmes ;
Souvent , son premier jour , jour de deuil et de larmes ,
Était pour lui sans lendemain.

Dans le ciel et dans la nature ,
Non , rien n'est plus intéressant

Que ce nouveau-né , dans la bure ,
Dormant sur les bras de Vincent.

Voyez ; il ne sent plus de l'air l'intempérie !
Pareil au tendre lys , ce roi de la prairie ,
Qu'un beau soleil admire et fait épanouir ,
Il s'éveille sans pleurs et se met à sourire
A son libérateur. Tout en lui semble dire :
Hélas ! sans toi , j'allais mourir.

Du jour renaissant la lumière
Guide à peine les faibles pas
De cet ange qui sert de père
A l'enfant qu'il tient sur ses bras ;
Et , pour mettre à l'abri son enfance débile ,
Il va le déposer dans ce pieux asile
Qu'avec bonheur un siècle à l'autre montrera.
Oui , mortels , vos palais tomberont en ruine ,
Tandis que de Vincent l'œuvre toute divine
Au dernier jour subsistera.

IV.

D'une affreuse mort la menace
A ses projets ne change rien ;
Il va jusqu'à prendre la place
Et les chaînes d'un galérien.

Dans tes yeux , ô forçat , un rayon d'espoir brille !
Tu vas rendre au bonheur une épouse , une fille !

Mais ce jour qui doit mettre un terme à tes revers,
Laissera dans l'oubli le dévouement sublime;
Il faudra que Vincent, de son zèle victime,
Porte la marque de tes fers.

A sa voix, la vierge timide,
Oubliant le pays natal,
Pleine d'un courage intrépide,
Se rend au sein d'un hôpital.

Sous le bandeau de lin, captive et toujours belle,
Ange de dévouement, au malade rebelle,
Dans une coupe amie elle offre la santé;
Et cet infortuné qu'une plaie incurable
Dévore, soulagé par sa main secourable,
Bénit la Sœur de charité.

Maintes fois, des grands et des princes
Il sollicita les faveurs,
Pour secourir plusieurs provinces
Qu'il arrosait de ses sueurs !

De ses nombreux bienfaits ; notre mémoire est pleine,
T'oublia-t-il, réponds, malheureuse Lorraine,
Quand ton sol se couvrait de mourants et de morts ?
Tu vis son zèle ardent prévenir ta ruine,
Tu vis s'évanouir peste, guerre, famine,
Devant ses généreux efforts.

Ce prêtre d'ailleurs si modeste,
Présidant aux conseils des rois,
Leurs disaient : « avant tout le reste,
« Établissez de bonnes lois.

« La justice a toujours une voix éloquente ;
« Pour qui sait la porter, la couronne est pesante ;
« Mais de son auréole un rayon de bonheur
« Entoure le monarque et luit sur son royaume :
« S'il règne par l'amour sur le cœur de chaque homme,
« Ne règne-t-il pas en vainqueur ? »

Que toute plainte, tout murmure,
Dans l'oubli rentrent pour jamais ;
A flots, sur l'humaine nature
Vincent fit pleuvoir les bienfaits !

Ils ont comblé le trône, inondé la chaumière ;
Sur le malheur d'autrui, pendant sa vie entière,
On l'a vu s'attendrir jusqu'à verser des pleurs ;
Aussi, peuples et rois s'enviaient la présence
Du fils d'un laboureur possédant la science,
D'adoucir toutes les douleurs.

Lui seul d'une si belle vie
Sans peine voit venir le soir ;
Aux portes du ciel qui l'envie,
Dieu s'apprête à le recevoir.

Du suprême bonheur quand pour lui l'heure sonne,
Avec cet air joyeux que l'innocence donne,
Il bénit de la mort l'instant si redouté ;
Et, quittant sans regret sa dépouille mortelle,
Son âme suit l'écho de la voix qui l'appelle
 Au sein de la Divinité.



A MADAME C. F.

Toi, dont la vue inspire amitié, confiance,
Jeune femme poëte, il fut doux à mon cœur
Ce jour où le hasard me mit en ta présence.

Dois-je te le dire? ô Clémence!

Je fus près de croire au bonheur.....

Par un amer chagrin, ton âme encore étreinte
Soupirait : je te vis faire un pénible effort,
Pour sourire et cacher à mes yeux ta contrainte ;

Mais, en exhalant une plainte,

Ta bouche avait dit : Il est mort!

Grand Dieu ! murmurais-tu dans ta douleur extrême,
En pressant tour à tour deux anges dans tes bras :
Pourquoi m'as-tu ravi la moitié de moi-même ?

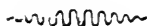
Ah ! seuls , ces deux êtres que j'aime ,
Seuls me retiennent ici-bas.

Vis , vis , te dis-je alors , pour tes fils dont le père ,
Te répéta les noms en face du cercueil ;

Vis pour ton cher Harold et pour son jeune frère ,
Pour ton Harold , qui , de sa mère ,
Fait déjà la joie et l'orgueil.

Vis pour moi , pour tous ceux dont la voix te réclame ,
Et qui trouvent accès dans ton cœur généreux.

Pourquoi nous dérober les trésors de ton âme ?
Dieu t'a fait naître , aimable femme ,
Pour plaire et faire des heureux.



A MADAME A. R.

Ma muse souvent prophétise ,
Chère Anaïs : de ton bonheur
Par moi prédit se réalise
Aujourd'hui le rêve enchanteur.

Jadis , il m'en souvient encore ,
A l'avance j'ai su nommer
Cet époux que ton cœur adore ,
Et que toi seule as su charmer.

D'un fils , objet de ta tendresse ,
La naissance a comblé tes vœux ;
Ta voix douce appelle sans cesse
Ce petit ange aux blonds cheveux.

Oui , de l'aurore à la nuit close ,
L'on te voit sur ce bel enfant
Aux yeux bleus , au teint blanc et rose ,
Jeter un regard triomphant.

Parle-moi , parle sans mystère.
Du bonheur qu'on rêve ici-bas ,
Ta part , dans le doux nom de mère ,
Dis , ne se trouve-t-elle pas ?

Eh bien ! savoure avec délice
Un bonheur qui te vient du ciel ,
Et que jamais dans ton calice
Il n'entre une goutte de fiel.



A M. DE LAMARTINE.

Lamartine ! ce nom me réjouit , m'inspire ;
C'est lui seul en ce jour qui fait vibrer ma lyre.

Par lui l'espoir me fut rendu.

Ne sois plus si triste , ô mon âme !

Ce génie , à la voix de flamme ,

A tes soupirs a répondu !

Reste avec nous poëte au sublime langage ,

Reste , et que le Prado , cette tranquille plage (*)

De tes chants retentisse encor !

Ne vas pas , loin des yeux du monde ,

Dans une retraite profonde ,

Cacher ton astre aux rayons d'or !

(*) La plage du Prado n'est fréquentée par la population de Marseille que le dimanche.

Ton astre ! je l'ai vu , moi , simple couturière ;
Je n'osais contempler l'éclat de sa lumière.

Mais ta voix rassura mon cœur.
A Dieu bientôt je rendis grâce ,
Puisque la pitié trouvait place
Au sein même de la grandeur.

Le silence régnait autour de ta demeure :
Nul mortel ne troubla cet entretien d'une heure.

La brise à nos voix se mêlait :
Quand , par toi , je m'entendais lire ,
Dans mon cœur , qui toujours soupire ,
Un fleuve de bonheur coulait.

On eût dit que j'étais de ta noble famille ;
Tu ne me traitas pas comme une pauvre fille

Étrangère à tout l'univers ;
Non , une amitié fraternelle ,
En faisant mouvoir ta prunelle ,
Se réfléchissait sur mes vers.

Je crus voir devant moi l'ange de ton génie ,
Quand ta voix caressante et pleine d'harmonie

Vient me ravir et me charmer.
J'entrai dans une douce extase ,
Et du noble feu qui t'embrase
L'ardeur fut prompte à m'enflammer.

Mais le plaisir bientôt en tristesse se change !
Je savourais encor le parfum dont ton ange
 Embaumait l'enceinte du lieu ,
Lorsqu'en un clin-d'œil tous ces charmes
S'évanouirent, et mes larmes
Furent témoins de notre adieu.

Septembre 1846

A M^{lle} J. P. ,

AGÉE DE DEUX ANS.

Toi, l'idole d'une famille
Qui fut toujours chère à mon cœur,
Écoute-moi, petite fille ;
J'aime à prédire le bonheur.

Tu n'as des enfants de ton âge
Que le sourire gracieux ;
Car, s'ils l'entendaient, ton langage
Charmerait les anges des cieux.

Lorsque ta main effeuille encore
Les fleurs de ton second printemps ,
Près d'une mère qui t'adore ,
Pourquoi rêver avant le temps ?

Cependant lorsqu'elle t'appelle
Pour te bercer sur ses genoux,
Tu souris : la voix maternelle
A quelque chose de si doux !

Que j'aime à voir sa blonde tresse
Flotter sur tes bras caressants,
Quand ses yeux où se peint l'ivresse
Contemplant tes attraits naissants !

Ah ! grandis vite, Juliette,
Pour ceux à qui tu dois le jour ;
Ton cœur n'acquittera sa dette
Qu'en répondant à leur amour.



A M^{me} P. DE L.

Jeune femme , au regard si doux ,
Ma mémoire est de toi remplie ,
Et mon cœur, bien loin qu'il t'oublie ,
De ton amour devient de plus en plus jaloux .

Eh ! qui t'inspira , dis-le moi ,
De visiter dans sa retraite
Une pauvre femme poète ?
Cette noble action était digne de toi .

Pour mon cœur sans cesse agité ,
Ta voix fut un baume , un dictame ;
Je te vis lire dans mon âme
Pendant que j'admirais à loisir ta beauté .

Ton front rayonnait de candeur ;
De ta bouche , où toujours repose
Le vif incarnat de la rose ,
Le gracieux sourire exprimait le bonheur.

Dieu du ciel , dis-je alors tout bas ,
Toi qui créas cette mortelle ,
A la fois vertueuse et belle ,
Fais qu'un génie heureux accompagne ses pas !

Que l'époux dont elle a fait choix
L'aime , la chérisse , l'adore ;
Oui , qu'il puisse longtemps encore
Tressaillir de bonheur au doux son de sa voix !



A MA MÈRE.

Sous le poids du chagrin, ma mère, ah ! je succombe.
Sans ta fille, pourquoi descendre dans la tombe ?
Je n'avais d'autre appui, d'autre guide que toi ;
Hélas ! qui désormais prendra pitié de moi ?
Ma mère, mon seul bien et mon unique amie,
Pourquoi si jeune encor, pourquoi quitter la vie ?
Tu m'aimais ; et pourtant, ô souvenir cruel !
Contrainte de cacher ton amour maternel,
A l'écart seulement, tu me disais : « Ma fille,
« Je te laisse sans nom, sans père, sans famille ;
« Mais je te donne à Dieu, qui voit mon repentir.
« Viens, ô ma chère enfant ! m'aider à le fléchir. »
Et puis devant la croix tu priais, ô ma mère !
Et moi je te suivais, bégayant ta prière.

Ah ! qu'ils ont été courts , rapides ces instants !
O ma mère , tu meurs encor dans ton printemps.
Tu meurs sainte , et jamais , pour une seule offense ,
Le ciel n'eut tant de pleurs ; jamais la pénitence
D'un cœur brisé n'a dû tirer tant de soupirs !
Grand fut ton sacrifice , il t'égale aux martyrs.
A toutes les douleurs victime résignée ,
Ta foi , ton repentir , tes larmes t'ont tuée.
Mais aussi , quand tu meurs , le ciel se réjouit.
Comme il bénit les saints , le Seigneur te bénit.
Il pardonna jadis à la femme adultère.
Une larme , un soupir le désarme , ô ma mère !
Il me semble le voir présent à ton trépas ,
Prêt à te recevoir , et te tendant les bras ;
Il te montre son cœur , d'où la pitié déborde ,
En te disant ces mots pleins de miséricorde :
« Meurs sans crainte , ô ma fille ! et monte droit au ciel ;
« Monte , et viens partager mon bonheur éternel.
« Ton front du repentir va ceindre la couronne ;
« Le monde te condamne , et moi je te pardonne. »



VISITE DE LAMARTINE

A SAINT-POINT (*)

—

Lamartine ! ce nom fait envie aux auteurs !
Comme ses vers , sa prose a des admirateurs ;
Si ses vers portent tous le cachet du génie ,
Sa prose est séduisante et pleine d'harmonie ;
Sa prose ! elle est sublime ; on ne se lasse point
De lire son fragment d'un voyage à Saint-Point.
Que de fois, en un jour, sans que même il s'en doute,
Le lecteur avec lui cherche à se mettre en route !
Il croit de ses trois chiens entendre l'aboiement ,
Voir les bonds répétés de *Saphir*. (sa jument).

.....
.....
.....
.....

(*) Reine Garde a tiré ce récit d'une lettre de M. de Lamartine à M. Desgrigny, insérée dans le 10^e numéro du *Conseiller du Peuple*.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Elle vient le flairer, dans son regard se mire,
Et puis, toute joyeuse en le voyant sourire,
A son maître qu'elle aime, et qui veut la monter,
Elle offre ses beaux flancs et se met à trotter.

I.

Suivez le voyageur sur les monts, dans la plaine,
Vous dont l'âme pour lui de sympathie est pleine.
.....
Son esprit, dans le vague, est comme enseveli;
Sans doute ses regards ont rencontré Milly !
Au souvenir si cher de la terre natale,
Du cœur de Lamartine un long soupir s'exhale ;
C'est qu'en ces lieux où tout le charmaut autrefois,
L'écho seul, en ce jour, va répondre à sa voix.
Il n'y trouvera plus ses parents, dont l'image
Sans cesse le poursuit, ceux qui, dans son jeune âge,
Le portaient sur leurs bras, se mêlaient à ses jeux,
Et dont un seul baiser le rendait si joyeux.
Aussi, doublant le pas, de peur qu'on ne le voie,
D'un lieu d'où tout a fui, plaisir, bonheur et joie,
En répandant des pleurs qu'il ne peut retenir,
Lamartine, troublé, se hâte de sortir.
Le voyez-vous, tout seul, dans la vaste campagne,
Conduire sa jument et gravir la montagne,

D'où l'on voit le hameau qu'il vient d'abandonner ?
Et pour lui dire adieu , loin de se retourner ,
Le noble voyageur , pendant une heure entière ,
Continue à marcher à travers la bruyère.
Cependant de *Saphir* le pas se ralentit ;
Aux yeux du voyageur l'horizon s'agrandit ;
L'air est plus pur ; à lui s'offre un immense espace ,
Tel que du vol de l'aigle on peut suivre la trace.
Du haut de ce sommet , du poète aux cent voix
La vue embrasse tout , le ciel , la mer , les bois.
Il voit le Mâconnais , les Alpes et la Saône ,
La Bresse , et du Mont-Blanc , que la neige couronne ,
Le grand dôme qui semble , à l'aspect du soleil ,
Se dissoudre et nager dans des flots de vermeil.
Puis , reprenant sa marche , aux vallons , aux montagnes ,
Au ciel bleu d'Italie , à ces belles campagnes ,
Ornement du tableau qu'il déroule à nos yeux .
Le sensible poète adresse ses adieux .

Plein de leur souvenir , et la paupière humide ,
Il descend tout pensif par un sentier rapide ,
Où d'énormes sapins lui cachent l'horizon ,
Lorsque *Saphir* tressaille en voyant le gazon ;
Car elle reconnaît la charmante vallée
Où jadis , avec soin , elle fut élevée.
Apercevant du loin les deux tours du château ,
Le bassin qui l'entoure , et le cristal de l'eau ,

Et ces pres verdoyants , où la brebis s'engraisse ,
Vers ces objets *Saphir* se retourne sans cesse ;
Sous le poids de son maître elle se cabre , hennit ,
Ronge même du pied le rocher de granit ,
Sur lequel Lamartine avec peine l'arrête.
Mais si ce point de vue enchante le poète ,
Un sentiment mêlé de joie et de douleur
À l'aspect de Saint-Point fait palpiter son cœur.
On dirait que , du vent et même de la terre ,
Sort une voix pareille à celle de sa mère.
Tout lui parle à la fois , les arbres et les fleurs ,
Ayant cru voir son père entretenir ses sœurs ,
Il n'ose respirer , et pour mieux les entendre ,
D'une tremblante main écartant l'herbe tendre
Il écoute , il attend , et , les larmes aux yeux ,
Il soupire parfois en regardant les cieux ;
Car il sait que celui qui fit le grain de sable ,
Peut décharger son cœur du lourd poids qui l'accable.

Rempli de cet espoir , pour le chrétien si doux ,
Sur l'herbe qui l'entoure il se met à genoux ,
Le front dans ses deux mains et l'âme recueillie ;
Sous cet arbre où tout prête à sa mélancolie ,
Il médite , il contemple , et le cœur oppresse ,
Il cherche à soulever le voile du passé ,
Pour revoir , ô bonheur ! ta séduisante image ,
Charmante illusion , qui berçais son jeune âge ,

Esprit, doux souvenirs, rêves délicieux,
Vous qu'il semble évoquer, chercher même des yeux,
A la voix du poète, accourez tous en foule !
Il oublie avec vous et l'instant qui s'écoule,
Et.
.

II.

Il se réveille aux cris d'un vieillard effrayé,
Qu'il aperçoit au loin, près d'un mur appuyé ;
Lamartine, voyant ses gestes d'épouvante,
S'approche du vieillard ; d'une voix rassurante :
« Calmez-vous, lui dit-il, j'ai repris mon cheval ;
« Il avait peur lui-même, et voilà tout le mal.
« Venez, père Dutemps, je le tiens par la bride. »
Et soudain reprenant son air doux et timide :
« — Vous savez donc mon nom ? dit l'aveugle tout bas ;
« De grâce si cela ne vous offense pas,
« Avant de me quitter, dites-moi qui vous êtes.
« Depuis qu'il a neigé, voyez-vous, sur ma tête,
« Je ne reconnais plus les hommes qu'à leur voix :
« La vôtre, je l'entends pour la première fois ;
« De vous connaître, aurais-je en ce jour l'avantage ?
« — Elle a changé, ma voix, ainsi que mon visage,
Répond en souriant le noble voyageur,
Qui regarde l'aveugle en plaignant son malheur ;

« Ma voix , père Dutemps , vous parait inconnue ,
« Cependant , que de fois vous l'avez entendue ,
« Lorsque , jeunes encor , nous allions chaque jour
« Secouer le sorbier planté dans votre cour ;
« Et lorsque de ses fruits notre main était pleine ,
« A votre femme alors , la bonne Madeleine ,
« Nous allions les porter pour les faire mûrir. »

L'aveugle que ces mots paraissent attendrir
(Car une larme roule au bord de sa paupière),

Balbutie , et , faisant quelques pas en arrière ,

Ote son bonnet noir , réfléchit un moment ,

Puis , d'un air où se peint son grand étonnement :

« — Mais celui qui me parle est donc monsieur Alphonse ?

Lui dit-il , et sans même attendre sa réponse :

« Oui , d'après son langage , il faut que ce soit lui !

« Car , de tous les mortels qui vivent aujourd'hui ,

« Lui seul a pu connaître , hélas ! ma pauvre femme ,

« Qui l'aimait , voyez-vous , mais de toute son âme !

« Elle en parlait sans cesse ! oh ! oui , pour le revoir ,

« Madeleine eût donné notre champ de blé noir ,

« Nos brebis , notre vache et notre maisonnette !

« — A mon cœur , lui répond le sensible poète ,

« La voix de l'amitié ne parle point en vain ;

« C'est moi , père Dutemps , donnez-moi votre main ;

« Donnez , contre mon cœur , il faut que je la presse.

« — Quoi ! reprend le vieillard rayonnant d'allégresse ,

« C'est vous , monsieur Alphonse ? est-ce bien vrai , c'est vous ?

« Je parais incrédule ! oh ! c'est que , voyez-vous ,
« L'on vous croyait bien loin, là-bas, dans la grand'ville,
« Où la paix se fatigue à chercher un asile !
« D'après certains papiers que nos Messieurs ont lus,
« Chacun disait qu'ici vous ne reveniez plus ,
« Qu'on vous avait nommé roi de la république !
« Que partout les marchands, dans la rue, en boutique,
« Vendaient votre portrait : puis, après quelques jours,
« Qu'on cherchait à vous mettre en exil pour toujours !
« Ah ! que sur votre compte on nous a dit de choses !
« Il m'en souvient , c'était dans la saison des roses ;
« Arrivant de Paris , un pauvre colporteur,
« Certain que votre nom lui porterait bonheur,
« Un jour, avec l'aurore , entra dans le village ,
« Et la nuit l'y surprit à vendre votre image.
« Puis il en vint un autre au temps de la moisson ;
« Mais celui-là , Monsieur, vendait une chanson
« Faite, hélas ! contre vous ! Oh ! qu'elle était horrible !
« J'en ai pleuré ! Comment , disais-je , est-il possible
« Qu'il ait fait tant de mal, et répandu le sang
« D'un peuple dont le choix l'a mis au premier rang ?
« Et puis j'appris plus tard que c'était par malice
« Qu'on avait dit cela. » — « Partout l'erreur se glisse,
Lui répond Lamartine. « Eh ! pourquoi s'affliger ?
« Laissons , laissons au temps le soin de nous juger !
« En vain on nous noircit aux yeux de quelques hommes :
« A chacun d'eux le temps dira ce que nous sommes !

« Bref sur cela , c'est trop nous occuper de nous ,
« C'est trop , père Dutemps, parlons un peu de vous.
« Vous avez , poursuit-il d'une voix fort émue ,
« Vous avez tout à fait , hélas ! perdu la vue !
« Du Seigneur, chaque jour, le juste est éprouvé.
• Depuis quand ce malheur vous est-il arrivé ?
« Demeurez-vous toujours dans cette humble chaumière
« Qu'embaume le genêt , qu'entoure la bruyère ?
« L'habitez-vous tout seul ? avez-vous des voisins
« Qui coupent votre blé, qui cueillent vos raisins ?
« Votre vache, qui donc la garde , et vos ânesses ,
« Qui semblaient de vos mains connaître les caresses ?
« Et pour y ramolir un peu votre pain bis ,
« Qui va traire le lait de vos blanches brebis ?
« Une aimable galté sur votre front rayonne.
• Comment occupez-vous le temps que Dieu vous donne ?
« Car Dieu vous en a fait une bien large part. »

« — J'ai mes quatre-vingts ans, lui répond le vieillard ;
« De nos brebis on a vendu sept fois la laine ,
« Depuis que j'ai perdu ma pauvre Madeleine.
« Envers moi le destin sans doute a bien des torts ,
« Car, après elle aussi, tous mes enfants sont morts,
« Oui, tous ! monsieur Alphonse, excepté Marguerite,
« Dont vous avez connu , jeune encor, le mérite.
« Elle met son bonheur à soigner mes vieux ans ,
• A part ce qu'elle doit à ses pauvres enfants ,
 Sans père , voyez-vous, car Marguerite est veuve !
« Mais loin de murmurer de cette rude épreuve ,

« Quand je veux lui parler de se remarier,
« Séchant alors ses pleurs avec son tablier :
« Non, je vous aime trop, me dit-elle, ô mon père ! »
« C'est Marguerite aussi qui bêche notre terre,
« Qui fait le pain de seigle, enfin qui me nourrit,
« Avec ses deux enfants, qu'ici chacun chérit.
« A garder nos bestiaux l'un et l'autre s'exerce ;
« Nous leur avons cédé notre petit commerce.
« Depuis que Marguerite et moi nous sommes veufs,
« Seuls ils vont acheter des châtaignes, des œufs.
« Et puis vont les revendre ou dans le voisinage,
« Ou bien à la pratique, en bas, dans le village.
« Pour moi, je ne fais rien que ce que vous voyez,
« Garder l'âne, ou plutôt, croyez Monsieur, croyez
« Que c'est l'âne, à son tour, aujourd'hui qui me garde.
« De venir nous chercher, le soir, lorsqu'on retarde,
« Il braie, ou vient frotter sa tête contre moi,
« Ainsi qu'un petit chien, comprenant trop pourquoi,
« Je me lève à l'instant, et m'appuyant sur l'âne,
« Nous nous en revenons ensemble à la cabane,
« Où pour tous Marguerite apprête le repas.

« — Mais le temps, quelquefois, ne vous dure-t-il pas,
« Toujours seul dans les champs ? dit alors le poète.
« — Jamais, reprend l'aveugle en remuant la tête ;
« Bien que je sois si près d'entrer dans le tombeau,
« Jamais je ne m'ennuie ; et puis, quand il fait beau,

« Contre un mur, au soleil, je viens prendre une place,
« Et là, dans mon esprit, chaque objet se retrace ;
« Je contemple à loisir le château, le clocher
« Notre petit village, et, sans m'en approcher,
« Je vois même d'ici chaque feu qu'on allume
« Aux heures des repas, chaque maison qui fume ;
« Je vois tout ce qu'a fait le Créateur des cieux,
« Comme je le voyais autrefois de mes yeux.
« Non, mon âme jamais ne demeure isolée ;
« Je parcours en esprit la riante vallée
« Où je vois pâturer l'âne à côté des bœufs,
« Et l'oiseau dans son nid, prêt à pondre ses œufs ;
« Je connais, à son vol, chaque petite bête,
« Son nom et sa couleur sont gravés dans ma tête ;
« Qu'elles planent dans l'air ou sur l'épais gazon,
« De chacune la voix m'annonce la saison :
« Leur voix, croyez-le bien, rend mon âme contente,
« Et me sert d'almanach : lorsque le coucou chante,
« Je me dis tout de suite : avril est sur sa fin ;
« Lorsque du rossignol j'entends le doux refrain :
« Avec le mois de mai, voici les fleurs écloses ;
« Lorsque le hanneton bourdonne autour des roses :
« La Saint-Jean n'est pas loin, me dis-je en l'écoutant ;
« Quand la cigale va d'arbre en arbre en chantant :
« Le mois d'août va venir ; lorsque j'entends la grive :
« Avec les vendangeurs l'automne, dis-je, arrive ;
« Quand la corneille, enfin, croasse aux alentours,
« Je dis : Voici l'hiver, voici les petits jours.

« Vous le voyez , Monsieur, jamais je ne m'ennuie ,
« Si je ne puis sortir à cause de la pluie ,
« Eh! n'ai-je pas toujours un chapelet sur moi ?
« Qui pourrait s'ennuyer en parlant à son Roi ?
« Ainsi, vers le tombeau, calme, je m'achemine. »

« — Mais l'hiver, lui demande à son tour Lamartine,
« Que faites-vous ? » — « L'hiver ? il me dure bien peu ,
« Monsieur ; car je le passe assis auprès du feu ,
« Où j'écoute en silence et le bois qui pétille ,
« Et chacun des enfants qui travaille ou babille.
« J'aime entendre surtout le bruit de leurs sabots ,
« Quand ils viennent au feu mettre de bons fagots ;
« Et puis , dans la maison, je sais me rendre utile
« Quoique aveugle , pendant que Marguerite file ,
« J'égraine le maïs , ou j'écosse les pois.
« Seulement , des amis j'aimerais quelquefois ,
« Et surtout à présent , à revoir le visage ,
« Ah! dites, dites-moi , sans tarder davantage ,
« Les avez-vous toujours, ces beaux cheveux châains
« Que bouclait votre mère, et que, tous les matins ,
« La brise éparpillait sur vos blanches épaules ,
« Quand vous veniez nous voir, en courant sous les saules ?

« — Hélas ! père Dutemps , que me dites-vous là ?
« Sur ces cheveux châains il a neigé déjà.
« Tout, dans le jeune enfant, change avec les années ;
« Ainsi, par chaque hiver, les feuilles sont fanées. »

« Navez-vous pas toujours, Monsieur, ces deux chevaux
« Si légers, si mignons, tous deux enfin égaux,
« Qui n'étaient, disait-on, ni rétifs ni sauvages,
« Et ramenés par vous du pays des rois mages ?

« — Aux animaux l'ennui comme aux hommes fait mal ;
« Aussi, loin du soleil de leur pays natal,
« Et même, loin de moi, bien plus que de vieillesse,
« Père Dutemps, ils sont tous deux morts de tristesse !

« — Et ces vignes, Monsieur, cette belle maison,
« Ces prés fleuris, ces bois qui touchent l'horizon,
« Dites, serait-il vrai que vous allez les vendre ?
« Sans un profond chagrin je ne saurais l'apprendre.

« — Dieu, voyez-vous, est Dieu ! Comme hier, aujourd'hui,
« Les terres, les maisons, les bois, tout est à lui !
« Et, s'il en est ainsi, qui donc peut se promettre
« Que ces biens n'auront pas demain changé de maître ?
« De nous, père Dutemps, lorsqu'on vous parlera,
« Dites que nous voulons tout ce que Dieu voudra !
« Et vous, qui nous aimez ; de mon vertueux père
« Souvenez-vous toujours, de mes sœurs, de ma mère,
« De ma femme, et de moi qui vous suis attaché.....
« Adieu, père Dutemps, votre accueil ma touché. »

III.

Et, du vieux coquetier qui s'émeut et l'écoute,
Lamartine s'éloigne et se remet en route.

De penser au vieillard il ne se lasse point ;
Mais voyant qu'elle est près d'arriver à Saint-Point ,
Saphir galope ; au bruit de ses pas sur les pierres ,
Les jeunes étalons , les poulains et les mères ,
De leur âge oubliant les divertissements ,
Viennent la saluer de leurs hennissements ;
Et , joyeux de revoir leur ancienne compagne ,
Aux portes de l'enclos , chacun d'eux l'accompagne .

Mais le poète , hélas ! nul au-devant de lui ,
Pour fêter son retour , ne s'avance aujourd'hui .
Du château dont la porte est à demi fermée ,
On le voit s'approcher... Pas une voix aimée
Ne répond à la sienne ! Il n'est point attendu !
Seulement un vieux chien , sur le seuil étendu ,
Se lève , et jusqu'à lui péniblement se traîne ;
Pour mieux lui faire voir qu'il prend part à sa peine ,
Il lui lèche les mains , et se met à gémir ;
Lorsque , reconnaissant et son maître et *Saphir* .
Toute joyeuse alors , une vieille servante ,
A Lamartine , enfin , en boitant se présente ,
Et lui fait un accueil doux , tendre , familier ;
Puis , posant sa quenouille au bas de l'escalier ,
A *Saphir* secouant son épaisse crinière ,
Sans se le faire dire , elle ouvre la barrière ,
La lance dans l'enclos , et revient sur ses pas .
Après l'ordre donné pour son frugal repas ,

Dans les appartements Lamartine seul monte
Tout triste, sans pouvoir même se rendre compte
Du trouble qui dès lors s'empare de ses sens.

Il ouvre les volets fermés depuis trois ans ,
Et de pleurs à l'instant sa paupière est humide ,
Car, avec plus de jour, il en voit mieux le vide !

.....
Il descend à l'enclos , le parcourt , et soudain ,
Pour y rêver à l'aise entre dans le jardin ,
Où chaque source entonne une note de joie ,
Qu'en son rapide cours l'une à l'autre renvoie.

Ces arbres pleins de nids , aux quatre vents ouverts ,
Ces rayons de soleil qu'il chante dans ses vers ,
De même qu'autrefois le plongent dans l'ivresse ,
Et, pour s'y dérober, sous la feuillée épaisse
Il se promène ; puis , à l'angle d'un tombeau
De lierre tapissé , s'arrête de nouveau.

Il s'incline , et collant son front contre la pierre ,
Jusqu'à la nuit tombante, en forme de prière ,
A tout ce qu'il avait de plus cher ici-bas ,
De parler à voix basse il ne se lasse pas !...

Pourrions-nous demander à la nuit , au silence ,
De nous initier à cette confidence ?

Le silence , la nuit , n'en savent rien ! Lecteurs ,
La tombe a ses secrets : ne troublons pas ses pleurs !

Juin 1850.



A MA MANSARDE,

DÉDIÉE A M. P. J. DE BÉRANGER.

Je t'admire, ô Paris, belle et bruyante ville,
Je t'admire! et pourtant vers mon modeste asile,
Un long soupir s'envole à chaque instant du jour

O ma mansarde!
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Des plaisirs de Paris je ne suis point avide.
L'aspect des grands me trouble, et mon regard timide
De leurs salons dorés n'ose faire le tour.

O ma mansarde!
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Beau pays de Provence ! Ah ! que le temps me dure
De revoir ton ciel bleu, de tes champs la verdure.
Ce souvenir m'invite à presser mon retour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Dans ma chambrette, oh ! point de rideaux en étoffe ;
Mais lorsqu'en plein hiver le soleil la réchauffe,
Elle fait presque envie aux riches d'alentour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Là, sans même entr'ouvrir mon unique fenêtre,
Je vois tomber la nuit, je vois le jour renaitre,
Et mon cœur sans témoin les bénit tour à tour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

A défaut de Sopha, sur ma chaise de paille,
Du matin jusqu'au soir, assise, je travaille,
Mais aussi nul remords n'habite mon séjour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Là, tranquille, je dors, et m'éveille contente,
En demandant à Dieu, dans mes vers que je chante,
Juste ce qu'il me faut pour vivre au jour le jour.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Paris ne remplit pas les vœux de tout poète ;
Retournons avec joie à mon humble retraite,
Du bonheur, c'est pour moi le chemin le plus court.

O ma mansarde !
Pour toi je garde
Tout mon amour.

Paris, 25 février 1851.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice biographique et littéraire sur Reine Garde. Page	5
Dédicace.	20
A M ^{me} de Lamartine.	23
A Marie.	25
A Monsieur G.... de S....	28
A mes Hirondelles.	29
L'ouvrière-Poëte. — A M ^{lle} C. B., ouvrière en modes. à Marseille.	33
Le sommeil de l'Enfant.	37
A la mémoire d'Égésippe Moreau.	40
A mon Chardonneret	43
Mort de Raphaël.	46
A Monsieur C.	50
La Phthisique.	52
Le Mois de Marie.	56
Même sujet.	58
A la mémoire de M. de Chateaubriand.	60

A une jeune Fiancée.	64
Chant d'hyménée, aux deux jeunes époux B. R., le jour de leur mariage.	66
La foi du Marin à Notre-Dame de la Garde.	68
A M ^{me} Puget, mon ancienne maîtresse, neuf ans après la mort de son fils.	71
Sonnet.	74
La Métropole de Saint-Sauveur, à Aix.	76
Au petit M. G., âgé d'un an.	83
A Monsieur F., l'un des médecins en chef de l'hospice civil et militaire d'Aix en Provence.	86
A M ^{me} A. F.	89
La mort de Mgr Denys Affre, archevêque de Paris. . . .	91
A Monsieur M. P., fils de mes anciens maîtres, la veille de son mariage.	95
A Monsieur G. B., premier lauréat de l'école de dessin d'Aix.	97
A Monsieur G. de S.	100
A Monsieur A., au château des Chartreux, à Marseille. Saint-Vincent de Paule.	102
A M ^{me} C. F.	105
A M ^{me} A. R.	113
A M. de Lamartine.	115
A M ^{lle} J. P., âgée de deux ans.	117
A ma Mère.	120
Visite de Lamartine à Saint-Point.	124
A ma Mansarde.	126
	140



